

Le Rire rouge

Fragments d'un manuscrit trouvé

(Leonid Andreïev)

Première partie

Premier fragment

... épouvante et folie.

La première fois que je ressentis cela, nous marchions sur la route de N*** : nous marchions sans halte ni interruption depuis une dizaine d'heures, sans ralentir l'allure ni relever ceux qui tombaient – les abandonnant à l'ennemi qui, en masses compactes, nous suivait, et dont les pas allaient, d'ici deux ou trois heures, effacer nos traces. La chaleur était infernale. Je ne sais plus combien de degrés : quarante, cinquante ou davantage ; je me souviens juste qu'elle était constante, d'une constance désespérante, et profonde. Le soleil était énorme, effrayant, au point de donner l'impression que la terre s'en était rapprochée, et serait bientôt consumée par ce feu impitoyable. Les yeux ne regardaient plus. Toute rétrécie, petite comme une graine de pavot, la pupille cherchait vainement de l'ombre à l'abri des paupières baissées : le soleil transperçait la mince membrane, et sa lueur sanglante pénétrait dans la cervelle épuisée. Tout de même, on se sentait mieux ainsi, et je marchais depuis longtemps, peut-être des heures entières, les yeux fermés, en écoutant la façon dont avançait la foule qui m'entourait : le lourd et inégal piétinement, celui des hommes comme celui des chevaux, le grincement des roues métalliques qui écrasaient les cailloux, les respirations pesantes, les souffles éraillés et le clappement des lèvres desséchées. De paroles, je n'en entendais pas. Tous se taisaient, comme si s'avancait une armée de muets, et lorsque quelqu'un tombait, il le faisait en silence, et les autres heurtaient son corps, tombaient à leur tour, se relevaient et poursuivaient leur chemin sans se retourner, comme si ces muets eussent également été sourds et aveugles. Moi-même, il m'arriva plusieurs fois de rentrer dans quelqu'un et de tomber, j'ouvris alors involontairement les yeux, et ce que je vis ressemblait à la fantaisie sauvage, au pénible délire d'un monde devenu fou. L'air brûlant tremblotait, et les pierres tremblaient aussi, semblant s'apprêter à prendre la fuite ; au tournant de la route, les rangs lointains des soldats, l'équipement et les

chevaux se détachaient de la terre et ondulaient comme une masse gélatineuse, comme si ce n'étaient pas des hommes qui marchaient, mais une armée d'ombres immatérielles. L'énorme et proche soleil allumait sur le canon des fusils comme sur chaque plaque métallique une myriade de petits soleils aveuglants qui, de partout, de côté et de par en dessous, pénétraient dans les yeux, comme autant de pointes d'une blancheur de feu, aiguës comme l'extrémité chauffée à blanc des baïonnettes. La chaleur brûlante et desséchante entraînait au plus profond des corps, dans les os, les cerveaux, et l'on croyait parfois voir, sur les épaules, se balancer non une tête, mais une sorte de boule étrange, fantastique, à la fois lourde et légère, d'une effrayante étrangeté.

C'est à ce moment que je repensai brusquement à la maison : un coin de ma chambre, un bout de tenture bleue, une carafe poussiéreuse – carafe d'eau restée intacte – sur la petite table dont un pied était plus court que les deux autres, et que je calais avec un bout de papier replié. Dans la pièce voisine devaient se trouver ma femme et mon fils – mais je ne les voyais pas. Si j'avais pu crier, je l'eusse fait, tellement cette image paisible était extraordinaire, ce bout de tenture bleue et cette carafe empoussiérée, encore pleine d'eau.

Je sais que je m'arrêtai en levant les bras, mais quelqu'un, derrière moi, me poussa ; je me remis vite à avancer, écartant la foule, me hâtant vers Dieu sait où, ne ressentant plus ni la chaleur ni la fatigue. Et je marchais depuis un long moment de la sorte, n'en finissant pas de traverser des rangs de soldats silencieux, longeant des nuques rouges et brûlées et frôlant des baïonnettes brûlantes que la fatigue abaissait, lorsque cette pensée m'arrêta : qu'étais-je en train de faire, où me hâtai-je tant d'aller ? Je m'écartai tout aussi vite, gagnai un espace dégagé, franchis un ravin et m'assis d'un air soucieux sur une pierre, comme si cette pierre brûlante et pleine d'aspérités était le but de tous mes efforts.

Pour la première fois, j'eus cette impression. Je vis clairement que ces gens marchant en silence sous le soleil brillant, morts de fatigue et de chaleur, chancelant et tombant – que c'était de la folie. Ils ne savaient pas où ils allaient, ni pourquoi ce soleil était là, ils ne savaient rien du tout. Ce n'était pas une tête que chacun d'eux avait sur les épaules, mais une boule étrange et effrayante. Un soldat fait comme moi, il fend les rangs en toute hâte et tombe ; un deuxième, un troisième. Au-dessus de la foule se lève la tête d'un cheval aux yeux rouges et fous, les dents découvertes dans un rictus, semblant prêt à lancer un cri effroyable, inouï ; le cheval tombe, et la foule s'épaissit aussitôt à cet endroit, s'arrêtant, faisant entendre des voix assourdies, rauques ; après un bref coup de feu, le mouvement en avant reprend, interminable et muet. Cela fait une heure que je suis assis sur cette pierre, et ils passent tous à côté de moi, et la terre continue à trembler, ainsi que l'air et les rangs lointains, fantomatiques. La chaleur me pénètre à nouveau et me dessèche, je ne me souviens plus de l'instant précédent, près de moi on continue à marcher, mais je ne sais pas qui sont ces gens. Une heure plus tôt, j'étais seul sur cette pierre, maintenant un tas de gens gris de poussière m'entourent : ils sont allongés, immobiles, morts, peut-être ; d'autres sont assis et, figés, regardent les passants comme je le fais moi-même. Certains ont des fusils, ils ont l'air de soldats ; d'autres sont dévêtus, à moitiés nus, et leur peau est d'un rouge si vif qu'on a envie de détourner le regard. Non loin de moi, quelqu'un gît sur le ventre, le dos nu. À voir son visage appuyé avec indifférence sur la pierre tranchante et brûlante, ainsi que la blancheur de ses paumes

retournées, on comprend qu'il est mort, mais son dos est rouge comme celui d'un vivant, seule une légère teinte jaunâtre, rappelant celle de la viande fumée, évoque la mort. J'ai envie de m'éloigner de lui, mais je n'en ai pas la force, et, vacillant moi-même, je contemple les rangées de spectres avançant interminablement, en chancelant. Je sais, d'après l'état de ma tête, que je vais avoir une apoplexie à cause du soleil, mais j'attends cela sans inquiétude, comme dans un rêve, où la mort n'est qu'une étape sur la voie de visions merveilleuses et embrouillées.

Je vois un soldat sortir de la masse des autres et se diriger résolument de notre côté. Il disparaît un instant dans un fossé, et lorsqu'il en émerge, sa marche n'est plus assurée, il y a quelque chose d'ultime dans ses efforts pour rassembler son corps qui se disperse. Il va droit sur moi, au point que je prends peur et demande, à travers la lourde somnolence étreignant mon cerveau :

— Que veux-tu ?

Il s'arrête comme s'il n'attendait qu'un mot, et se tient là, énorme, barbu, le col déchiré. Il n'a pas de fusil, son pantalon ne tient que par un bouton et une déchirure laisse voir la blancheur de son corps. Ses bras et ses jambes s'agitent en désordre, il s'efforce visiblement d'en reprendre le contrôle, mais n'y arrive pas : il veut rassembler ses bras, qui s'écartent aussitôt après.

— Qu'as-tu ? Tu ferais mieux de t'asseoir, lui dis-je.

Mais il reste debout, et, s'efforçant vainement de se reconstituer, me regarde en silence. Malgré moi, je me relève et, en chancelant, je le regarde en face : je vois dans ses yeux une épouvante infinie et la folie. Alors que tous les soldats ont la pupille rétrécie, chez lui elle remplit l'œil entier : quelle mer de feu doit-il voir à travers ces énormes fenêtres noires ! C'est peut-être une illusion, il n'y a que la mort dans son regard — mais non, je ne me trompe pas : dans ces prunelles noires et sans fond, finement cerclées d'orange comme chez les oiseaux, il y avait plus que la mort, plus que l'effroi de la mort.

— Va-t-en ! crié-je en reculant. Va-t-en !

Et, comme s'il n'attendait que ce mot, il tombe droit sur moi, me renversant ; lui, toujours énorme, démembré, muet. En tressaillant, je libère mes jambes écrasées sous son poids, me relève d'un bond et veux m'enfuir : fuir ces gens, gagner les lointains déserts et tremblants, mais à ce moment, sur une hauteur, à gauche, retentit un coup de feu, suivi de deux autres, en écho. Une grenade vole dans les airs, accompagné d'un cri de joie multiple, et d'un hurlement.

Nous sommes cernés !

Il n'y a plus de chaleur mortelle qui tienne, plus de peur ni de fatigue. Mes pensées sont nettes, mes idées sont claires et précises ; en courant, tout essoufflé, vers les rangs qui se reforment, je distingue des visages éclairés d'une sorte de joie, j'entends des voix rauques mais fortes, des ordres, des blagues. Le soleil semble s'être élevé dans le ciel, comme pour ne déranger personne, il s'est obscurci, a baissé d'intensité – et de nouveau, avec un joyeux glapissement de sorcière, une grenade fend l'air.

Je m'approche.

Deuxième fragment

... les chevaux et les canonniers, presque tous. Pareil à la huitième batterie. Dans la nôtre, la douzième, à la fin du troisième jour, il restait seulement trois pièces – le reste était endommagé –, six servants et un officier : moi. Nous n'avions pas dormi depuis une vingtaine d'heures, et rien mangé non plus ; cela faisait trois jours et trois nuits qu'un grondement et un glapissement d'enfer nous enveloppaient comme des nuées démentielles, nous séparant de la terre, du ciel et des nôtres – et nous, restés en vie, nous errions comme des somnambules. Les morts, eux, gisaient paisiblement, tandis que nous, nous bougions, nous remplissions notre tâche, nous parlions et même trouvions moyen de rire – comme des somnambules. Nos gestes étaient rapides et assurés, nos ordres étaient clairs, nous les exécutions à la lettre, mais si l'on avait demandé à l'un quelconque d'entre nous qui il était, il aurait eu du mal à trouver la réponse dans sa cervelle obscurcie. Comme dans un rêve, tous les visages avaient l'air d'être ceux de vieilles connaissances, et tout ce qui arrivait semblait également bien connu, déjà rencontré, allant de soi ; mais lorsque je me mettais à regarder attentivement un visage ou à examiner sérieusement une pièce, ou encore que j'écoutais le grondement tout autour, j'étais frappé par leur nouveauté et l'énigme infinie qu'ils représentaient. La nuit surgissait sans qu'on y prît garde, et nous n'avions même pas eu le temps de nous en apercevoir et nous étonner, ne sachant d'où elle était arrivée, que déjà le soleil recommençait à briller au-dessus de nous. Nous sûmes seulement par les nouveaux arrivants que la bataille entraînait dans son troisième jour, ce que nous oubliâmes aussitôt : il nous semblait que tout cela n'était qu'un jour sans fin ni commencement, tantôt sombre, tantôt lumineux, mais tout aussi uniformément incompréhensible et aveugle. Et, parmi nous, personne ne craignait la mort, car personne ne comprenait ce qu'était la mort.

La troisième ou la quatrième nuit, je ne me souviens plus, je m'étendis quelques instants derrière un parapet ; à peine eus-je fermé les yeux que je vis s'y former l'image familière et si étrange : le bout de tenture bleue et la carafe empoussiérée, encore pleine d'eau sur ma petite table. Dans la pièce voisine devaient se trouver ma femme et mon fils – mais je ne les voyais pas. Mais cette fois, sur la table était allumée la lampe à l'abat-jour vert : c'était donc le soir ou la nuit. L'image resta un long moment, immobile, et je pus regarder tout à loisir la lumière jouer dans le cristal de la carafe, contempler avec la même attention la tenture, en me demandant pourquoi mon fils ne dormait pas : c'était la nuit, il était temps pour lui de dormir. Puis je regardai de nouveau la tapisserie avec ses volutes, ses fleurs argentées, ses espèces de grilles et de tuyaux : je n'aurais jamais pensé connaître si bien ma chambre. J'ouvrais parfois les yeux et voyais le ciel noir, traversé de belles raies enflammées, puis je les refermais, et m'apparaissaient de nouveau la tenture, la carafe brillante, et je me demandais pourquoi mon fils ne dormait pas : c'était la nuit, il fallait qu'il dorme. Une fois, une grenade éclata non loin de moi, ébranlant mes jambes, et quelqu'un poussa un cri encore plus bruyant que l'explosion, et je me dis : « Quelqu'un est mort ! », sans me lever ni détacher les yeux de la tenture et de la carafe.

Ensuite, je me levai, me déplaçai, donnai des ordres, observai les visages, réglai la hausse, le tout en me demandant pourquoi mon fils ne dormait pas. J'interrogeai une fois à ce sujet un conducteur d'attelage, qui m'expliqua longuement quelque chose en détail, et nous hochions tous les deux la tête. Il riait, et son sourcil gauche avait un tic, cependant que son œil clignait avec ruse vers

quelqu'un derrière nous. Mais derrière nous, on ne voyait que des semelles, rien d'autre.

Le temps était alors clair, mais des gouttes de pluie se déversèrent soudain. Une pluie très ordinaire : des gouttes d'eau, comme chez nous. Cette pluie était si inattendue et paraissait si déplacée, et nous avions si peur de nous retrouver mouillés qu'on abandonna les pièces, on cessa de tirer des coups de feu et on tenta de s'abriter comme on pouvait. Le conducteur d'attelage avec qui je venais de causer se glissa sous un affût de canon et s'y blottit, au risque de se faire écraser à chaque instant, un gros sous-officier d'artillerie se mit, allez savoir pourquoi, à déshabiller un mort, cependant que je parcourais la batterie, à la recherche sinon d'un parapluie, du moins d'un imperméable. Aussitôt, dans cette immense étendue battue par la pluie tombant d'un nuage vagabond, régna un calme extraordinaire. Un shrapnel en retard arriva en glapissant et y éclata, puis ce fut le silence, un silence tel qu'on entendait renifler le gros sous-officier, et les gouttes de pluie heurter les pierres et frapper les canons. Ce son paisible et morcelé, évoquant l'automne, l'odeur de la terre humide et le silence semblèrent interrompre quelques instants le cauchemar sauvage et sanglant, et lorsque je jetai un coup d'œil à un canon tout mouillé, que l'eau faisait briller, il me rappela étrangement, de façon surprenante, quelque chose de gentil et de paisible, tenant soit de mon enfance, soit de mon premier amour. Mais, au loin, retentit très fort un premier coup de feu, et l'enchantement de cette éphémère quiétude cessa ; de façon aussi soudaine que lorsqu'ils s'étaient mis à couvert, les gens sortirent de leurs abris ; le gros sous-officier brailla sur quelqu'un ; une pièce tonna, puis une autre – et le brouillard sanglant et compact voila de nouveau les cervelles épuisées ; personne ne s'aperçut de la fin de l'averse ; je me rappelle juste que l'eau continua assez longtemps, sans doute, à glisser au bas du visage gras, flasque et jaune du sous-officier d'artillerie qui avait été tué...

... Devant moi se tenait un engagé volontaire qui, la main à la visière, me faisait son rapport : le général nous demandait juste de tenir deux heures, en attendant des renforts. Tout en me demandant pourquoi mon fils ne dormait pas, je répondis que je pouvais tenir le temps qu'il faudrait. Mais à ce moment, bizarrement, je fus intéressé par son visage, sans doute à cause de son extraordinaire, de son étonnante pâleur. Je n'avais rien vu de plus pâle : les morts eux-mêmes avaient plus de couleur sur le visage que ce jeune blanc-bec. Il avait sans doute eu extrêmement peur en venant, sans pouvoir se remettre ; et il maintenait sa main à la visière de sa casquette pour s'efforcer, par ce geste simple et ordinaire, de chasser sa folle épouvante.

— Vous avez peur ? demandai-je en lui touchant le coude. Mais son coude était raide comme du bois, et lui souriait doucement, sans répondre. Plus exactement, ses lèvres seules souriaient, ses yeux n'exprimant que jeunesse et terreur.

— Vous avez peur ? répétai-je gentiment.

Ses lèvres se tordirent dans un effort pour articuler quelque chose, et au même moment se produisit un événement incompréhensible, monstrueux, surnaturel. Un vent chaud vint me frapper la joue droite, me faisant chanceler – et j'avais maintenant devant les yeux non plus un visage blême, mais quelque chose de raccourci, d'hébéte, de rouge, d'où le sang coulait comme d'une bouteille débouchée, comme on le voit sur les toiles des piètres expositions. Et sur cette

chose raccourcie, rouge et coulante, se maintenait une sorte de sourire, comme un rire édenté – un rire rouge.

Je le reconnus, ce rire rouge. Je l'avais cherché, ce rire rouge, et maintenant je l'avais trouvé. Je comprenais à présent ce qu'il y avait dans tous ces corps mutilés, déchiquetés, déformés. C'était le rire rouge. Il est dans le ciel, le rire rouge, il est au cœur du soleil, il se répandra bientôt par toute la terre !

Et eux déambulaient tranquillement, avec des mouvements précis, comme des somnambules...

Troisième fragment

... épouvante et folie.

On raconte que, dans notre armée comme dans celle de l'ennemi, sont apparus de nombreux cas d'aliénation mentale. Chez nous, on a ouvert quatre dispensaires psychiatriques. Lorsque j'étais à l'état-major, un adjudant m'a montré...

Quatrième fragment

... s'enroulèrent comme des serpents. Il vit le fil de fer coupé à une extrémité déchirer l'air et s'enrouler autour de trois soldats. Les barbelés déchirèrent les uniformes, s'enfoncèrent dans les chairs, et les soldats, poussant des cris, se mirent à tourner comme des déments, deux d'entre eux traînant derrière eux le troisième déjà mort. Puis un seul resta en vie, il repoussait les deux autres, morts, qui tournoyaient, s'écroulant l'un sur l'autre et sur le troisième – et les trois s'immobilisèrent soudain.

Il disait que sur cette seule barrière, pas moins de deux mille avaient péri. Pendant qu'ils coupaient les fils de fer et s'emmêlaient dans leurs tortillons de serpent, se déversait sur eux une pluie ininterrompue de balles et de mitraille. Il assurait que c'était effroyable, et que cette attaque se serait soldée par une fuite éperdue si seulement les gens avaient su de quel côté fuir. Mais dix ou douze rangées de barbelés, la bagarre avec ces fils de fer, ainsi qu'un véritable labyrinthe de fosses à loups au fond hérissé de pieux leur avaient tellement donné le vertige qu'ils étaient incapables de s'orienter.

Les uns, à l'aveuglette, tombaient dans de profondes fosses en forme d'entonnoirs et s'empalaient sur les pieux aiguisés, avec des convulsions et des danses de poupées bouffonnes ; de nouveaux corps s'écroulaient sur eux, et bientôt la fosse entière se voyait remplie à ras bord, transformée en un empilement de corps sanglants, morts ou vivants. De partout, d'en bas, se tendaient des mains dont les doigts se repliaient convulsivement, agrippant tout ce qu'ils pouvaient, et celui qui tombait dans ce piège ne pouvait revenir en arrière : des centaines de doigts, forts et aveugles comme des pinces, lui attrapaient les jambes, s'accrochaient à ses vêtements, tiraient l'homme à eux, se plantaient dans ses yeux et l'étranglaient. Comme ivres, de nombreux hommes se jetaient tout droit dans les barbelés, s'y accrochaient et se mettaient à crier jusqu'à ce qu'une balle les eût achevés..

Ils lui étaient tous apparus, en fait, comme des gens ivres : certains juraient affreusement, d'autres riaient aux éclats lorsque le barbelé leur happait un bras ou une jambe, et ils mouraient sur place. Lui-même, quoique n'ayant rien bu ni mangé depuis le matin, se sentait dans un état très étrange : la tête lui tournait, et par moments sa peur était relayée par un sauvage enthousiasme – celui de la peur. Lorsque quelqu'un se mit à chanter à côté de lui, il se joignit à lui, et bientôt se forma un chœur très harmonieux. Ce qu'ils chantaient, il ne s'en souvenait pas, mais c'était quelque chose de très joyeux, un air de danse. Ils chantaient, oui, et autour d'eux, tout était rougi par le sang. Le ciel lui-même semblait rouge, il y avait de quoi supposer qu'une catastrophe s'était produite dans l'univers, un changement effrayant, la disparition des couleurs : le bleu et le vert avaient disparu, ainsi que d'autres teintes habituelles et pacifiques, cependant que le soleil brillait comme un feu de Bengale rouge.

– Le rire rouge, dis-je.

Mais il ne comprit pas.

– Oui, et ils riaient aux éclats. Je te l'ai déjà dit. Comme des gens ivres. Peut-être même qu'ils dansaient. En tout cas, les mouvements de ces trois-là ressemblaient à une danse.

Il se souvenait nettement de ceci : quand une balle lui avait traversé la poitrine, le faisant tomber, un certain temps avant de perdre connaissance il avait continué à agiter les jambes, comme pour accompagner un danseur. Il se rappelait maintenant cette attaque avec un sentiment étrange, fait en partie de peur, et en partie du désir de revivre cela.

– Avec de nouveau une balle dans la poitrine ? demandai-je.

– Bon, la balle, ce n'est pas à chaque fois. Mais vois-tu, camarade, ce serait agréable de recevoir une décoration pour bravoure.

Il était couché sur le dos, jaune, le nez effilé, les pommettes saillantes et les yeux enfoncés dans leurs orbites : il avait l'air d'un mort et rêvait d'une décoration. Il avait un début d'abcès, une forte fièvre, d'ici trois jours on devrait le jeter dans la fosse aux morts, et il gisait, un sourire rêveur aux lèvres, parlant de décoration.

– As-tu envoyé un télégramme à ta mère ? lui demandai-je.

Sans répondre, il me regarda avec épouvante, mais d'un air dur et méchant. Je me tus et l'on entendit les blessés gémir et délirer. Mais lorsque je me relevai pour m'en aller, il serra ma main avec la sienne, brûlante mais encore vigoureuse, et me fixa, angoissé et désespéré, de ses yeux enfoncés et enflammés.

– Qu'est-ce que c'est, hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il timidement mais avec insistance, en tenant ma main.

– Quoi donc ?

– Mais... tout ça, quoi. Vraiment, elle m'attend ? Mais je ne peux pas ! La patrie – peut-on lui expliquer ce que c'est, la patrie ?

– Le rire rouge, répondis-je.

– Ah ! Tu ne fais que plaisanter, moi je suis sérieux. Il faut absolument lui expliquer, mais comment faire ? Si tu savais ce qu'elle écrit ! Ce qu'elle écrit ! Et tu ne sais pas, vois-tu, ses mots sont tout gris. Et toi...

Il regarda ma tête avec curiosité, eut un rire inopiné et dit :

– Et toi, tu deviens chauve. Tu l'as remarqué ?

– Ça manque de miroirs, ici.

— Il y a plein de gens à cheveux blancs, et de chauves, ici. Écoute, donne-moi un miroir. Donne ! Je sens des cheveux blancs sortir de ma tête. Donne-moi un miroir !

Il commençait à délirer, il pleurait, criait, et je quittai l'infirmierie.

Ce soir-là, nous organisâmes une fête – une étrange et triste fête, à laquelle participaient les ombres des morts. Nous avons décidé de nous réunir le soir pour prendre le thé comme à la maison, comme pendant un pique-nique, nous nous étions procuré un samovar, et même des verres et du citron, et nous étions installés sous un arbre, comme à la maison, comme pendant un pique-nique. Nos camarades nous rejoignirent un par un, ou par deux, ou encore par trois, faisant de bruyantes arrivées, causant, plaisantant, remplis d'une joyeuse attente, mais ils se turent vite, évitant de se regarder, car il y avait quelque chose d'effrayant dans ce rassemblement de gens restés indemnes. En loques, sales, nous grattant comme des galeux, les cheveux en broussaille, maigres, épuisés, ayant complètement changé d'apparence, nous nous retrouvions pour la première fois autour d'un samovar, en voyant nous-mêmes avec effroi de quoi nous avions l'air. Je cherchai, au sein de cette foule de gens désesparés, des visages connus, mais en vain. Ces hommes inquiets, pressés, aux mouvements heurtés, tressaillant au moindre bruit, cherchant sans cesse quelque chose derrière eux, s'efforçant de remplir par des gesticulations superflues le vide énigmatique qu'ils avaient peur de regarder, ils étaient nouveaux pour moi, c'étaient des étrangers, des gens que je ne connaissais pas. Leurs voix aussi résonnaient autrement, elles étaient saccadées, heurtées, prononçant les mots avec difficulté et tournant très facilement, à tout propos, au cri ou au rire irrépressible et insensé. Et tout était étranger. L'arbre était étranger, de même que le coucher de soleil, et l'eau avait un goût singulier et une odeur particulière, comme si nous avions quitté la terre en même temps que les morts et étions passé dans un autre monde – un monde de phénomènes mystérieux et d'ombres maussades et funestes. Le coucher du soleil était jaune et froid ; au-dessus de lui étaient accrochés de lourds nuages noirs et immobiles, que rien n'éclairait, et la terre en dessous de lui semblait noire, et nos visages, dans cette lumière sinistre, étaient jaunes comme ceux des morts. Nous regardions tous le samovar, mais il s'éteignit, ses flancs reflétèrent le jaune menaçant du soleil couchant, et lui aussi devint étranger, mort, incompréhensible.

— Où sommes-nous ? demanda quelqu'un d'une voix soucieuse et inquiète.

Quelqu'un poussa un soupir. Quelqu'un fit convulsivement craquer ses doigts, quelqu'un se mit à rire, quelqu'un se leva d'un bond et se mit à faire le tour de la table à pas rapides. Il n'était pas rare, à présent, de tomber sur des gens se promenant à pas pressés, courant presque, certains étrangement silencieux, d'autres bredouillant étrangement.

— À la guerre, répondit celui qui riait, et il partit de nouveau d'un gros rire assourdi et prolongé, comme s'il s'étranglait avec quelque chose.

— Qu'a-t-il à rire comme ça ? s'indigna quelqu'un. Écoutez, arrêtez !

L'autre s'étrangla une dernière fois, ricana puis se tut docilement. Il faisait sombre, le nuage pesait sur la terre, et nous distinguions à grand-peine nos visages jaunes et fantomatiques. Quelqu'un demanda :

— Où est donc *Le Botté* ?

On appelait ainsi un camarade, un petit officier chaussé de grandes bottes imperméables.

— Il était ici à l'instant. Où êtes-vous, *Le Botté* ?

— Ne vous cachez pas, *Le Botté* ! Nous sentons l'odeur de vos bottes.

Tout le monde se mit à rire, et une voix rude et indignée, sortant de l'obscurité, vint interrompre ce rire général :

— Arrêtez, vous devriez avoir honte. *Le Botté* a été tué ce matin, lors d'une reconnaissance.

— C'est une erreur. Il était là il y a un instant.

— Vous avez cru le voir. Dites, du samovar, coupez-moi du citron en vitesse.

— À moi aussi ! À moi aussi !

— Terminé, le citron.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Messieurs ? fit doucement une voix triste et offensée, presque en pleurant. Moi qui ne suis venu que pour le citron...

Le soldat rieur partit de nouveau d'un rire assourdi et prolongé, sans que personne le fît cesser. Mais il se tut bientôt, après un petit ricanement. Quelqu'un dit :

— Demain, on attaque.

Quelques voix irritées s'élevèrent :

— Arrêtez ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'attaque ?

— Vous le savez bien vous-même...

— Arrêtez. On ne pourrait pas parler d'autre chose ? Enfin, tout de même !

Le coucher de soleil s'éteignit. Le nuage s'éleva, il fit plus clair, les visages prirent des airs connus et celui qui faisait le tour se calma et s'assit.

— Comment ça se passe, à présent, à la maison ? demanda-t-il sans autre précision, et dans sa voix s'entendait comme un sourire de coupable.

Et de nouveau tout devint effrayant, d'une épouvantable étrangeté, de quoi perdre connaissance, ou presque. Nous nous mîmes tous à parler, à crier, à nous agiter, remuant nos verres, nous touchant les uns les autres les épaules, les bras, les genoux, pour nous taire d'un coup, battant en retraite devant l'incompréhensible.

— À la maison ? cria quelqu'un au sein de l'obscurité. Sa voix était voilée par l'émotion, par l'effroi et la fureur, et elle tremblait. Il ne put prononcer certains mots, c'était comme s'il ne savait plus parler.

— À la maison ? reprit-il. Mais quelle maison ? Y a-t-il une maison quelque part ? Ne m'interrompez pas, ou je tire. À la maison, je prenais un bain tous les jours – vous savez, un bain avec de l'eau –, avec de l'eau à ras bord. À présent, je ne me lave pas tous les jours, j'ai des croûtes sur la tête, une espèce de gale, ça me gratte de partout, la vermine rampe sur tout mon corps... La saleté me rend fou, et vous, vous me parlez de la maison ! Je suis comme une bête, je me méprise, je ne me reconnais plus, c'est plus effrayant que la mort. Vous me rompez la cervelle avec vos shrapnels, oui, la cervelle ! Où qu'on tire, c'est la cervelle qui prend ; et vous, vous me parlez de la maison. Quelle maison ? La rue, les fenêtres, les gens – mais je ne mettrais pas le nez dehors, maintenant, j'aurais honte. Vous aviez apporté un samovar, j'avais même honte de le regarder : un samovar...

Le rieur se remit à rire. Quelqu'un cria :

— Du diable si je sais ce qui se passe. Je vais rentrer à la maison.

— À la maison ?

— Vous ne comprenez pas ce que ça veut dire, la maison !...

— À la maison ? Écoutez-le : il veut rentrer à la maison !

Un rire général s'éleva, ainsi qu'un cri effrayant – et ce fut de nouveau le silence, on battait en retraite devant l'incompréhensible. Je ne fus pas le seul, à ce moment-là, tous autant que nous étions nous ressentîmes *cela*. Cela venait sur nous de ces champs sombres, étrangers et énigmatiques ; cela montait des noirs et profonds défilés où mouraient peut-être encore des soldats oubliés, perdus au milieu des rochers, cela coulait, tombant de ce ciel étranger, extraordinaire. L'effroi nous rendant silencieux et nous faisant perdre conscience, nous nous tenions autour du samovar refroidi, cependant qu'une ombre immense et informe, s'étendant au-dessus du monde, nous contemplait fixement et silencieusement depuis le ciel. Soudain, tout près de nous, sans doute chez le commandant du régiment, une musique se mit à jouer, et les sons joyeux se déchaînèrent avec violence au milieu du silence de la nuit. La musique jouait comme une joyeuse provocation, hâtive, désaccordée, trop forte, trop gaie, et il était clair que ceux qui jouaient voyaient tout autant que ceux qui écoutaient cette ombre immense et informe s'étendant au-dessus du monde.

Et celui qui, dans l'orchestre, jouait de la trompette, avait déjà en lui, dans sa cervelle et dans ses oreilles, cette ombre immense et silencieuse. Le son heurté et syncopé se démenait, bondissait, s'écartait des autres en courant, restant seul, tremblant d'effroi, devenant fou. Les autres sons semblaient regarder tout autour pour l'apercevoir ; ils couraient avec gaucherie, en trébuchant, en tombant et en se relevant, ils couraient en une troupe en mille morceaux, aux accents trop forts et trop gais, trop proches des noirs défilés où peut-être mouraient encore des hommes oubliés, perdus au milieu des rochers.

Nous nous tîmes longtemps autour du samovar éteint, silencieux.

Cinquième fragment

... je dormais déjà lorsque le docteur vint me réveiller à petits coups prudents. Je poussai un cri en me réveillant, comme nous le faisons tous alors, et, sautant au bas du lit, je me précipitai pour sortir de la tente. Mais le docteur me retint fermement par le bras et s'excusa :

— Pardonnez-moi, je vous ai fait peur. Je sais que vous voulez dormir...

— Cela fait cinq jours... marmonnai-je en me rendormant ; j'avais dormi longtemps, me sembla-t-il, quand le docteur se remit à me parler, en me donnant de petits coups prudents dans les jambes et sur les flancs :

— C'est très urgent. S'il vous plaît, mon ami, c'est vraiment très urgent. Il me semble toujours... Je ne peux pas. Il me semble toujours que d'autres blessés sont restés là-bas...

— Quels blessés ? Vous les avez convoyés toute la journée. Fichez-moi la paix ! C'est malhonnête, ça fait cinq jours que je n'ai pas dormi !

— Ne vous fâchez pas, mon ami, marmonnait le docteur en mettant maladroitement ma casquette sur ma tête. Ils dorment tous, pas moyen de les réveiller. Je me suis procuré une locomotive et sept wagons, mais il nous faut du monde. Bien sûr, je comprends... Mon ami, je vous en supplie. Ils dorment tous, ils refusent tous. Je crains de m'assoupir moi-même. Je ne me rappelle pas la

dernière fois que j'ai dormi. Je crois que je commence à avoir des hallucinations. Posez vos pieds par terre, mon ami, voilà, un pied, oui, comme ça...

Le docteur était tout pâle et vacillait, on voyait bien que s'il s'allongeait, il s'endormirait, et dormirait plusieurs jours d'affilée. J'avais les jambes qui fléchissaient, je suis sûr de m'être endormi en marchant – mais brusquement, de façon très inattendue, une file de silhouettes noires surgit devant nous, sorties on ne savait d'où : la locomotive et les wagons. Des gens qu'on distinguait à peine dans l'obscurité erraient lentement le long des wagons, en se taisant. Pas sur une seule lanterne visible sur la locomotive, pas davantage de lumière dans les wagons ; seul le cendrier fermé laissait échapper un rai rouge vif tombant sur la voie.

– Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en reculant.

– Mais nous partons ! Vous avez oublié ? Nous partons... marmonna le docteur.

La nuit était fraîche, il tremblait de froid et, en le voyant, je sentais tout mon corps parcouru du même frisson rapide.

– Allez au diable ! criai-je. Vous ne pouviez pas prendre quelqu'un d'autre...

– Taisez-vous, s'il vous plaît, taisez-vous ! dit le docteur en m'attrapant le bras.

Dans l'obscurité, quelqu'un dit :

– À présent, on peut tirer une salve avec toutes les pièces, personne ne bronchera. Ils dorment aussi. on pourrait s'approcher des dormeurs et les ligoter tous. Je suis même passé devant la sentinelle. Elle m'a regardé sans rien dire, sans bouger le petit doigt. Devait dormir aussi, faut croire, à se demander comment elle ne tombe pas.

Celui qui parlait bâilla, et ses vêtements firent un peu de bruit : il devait s'étirer. Je m'appuyai de la poitrine contre le wagon, pour me hisser à l'intérieur, et le sommeil s'empara aussitôt de moi. Quelqu'un m'installa en me relevant les jambes, et je lui décochai des coups de pied, allez savoir pourquoi, avant de me rendormir et d'entendre comme en rêve des bribes de conversation :

– À la septième verste¹.

– Et vous avez oublié les lanternes ?

– Non, il ne viendra pas.

– Par ici, donne voir. Recule un peu. Voilà.

Les wagons bougeaient sur place, quelque chose cognait. Peu à peu, à cause de tous ces bruits et du fait que j'étais confortablement et tranquillement couché, le sommeil me quitta. Le docteur, lui, s'endormit, et lorsque je lui pris la main, elle était comme celle d'un mort : lourde et molle. Le train avançait déjà lentement et prudemment, ayant des sortes de tressaillements et semblant chercher son chemin. Un élève infirmier alluma la bougie d'une lanterne, éclairant les parois et le trou noir de la portière, et dit avec irritation :

– En voilà une blague ! Nous leur sommes bien utiles, à présent. Et lui, réveillez-le, ne le laissez pas dormir trop longtemps. Sinon, on ne pourra rien faire, je le sais par expérience.

Nous secouâmes le docteur et il s'assit en roulant des yeux perplexes. Il voulut s'étendre de nouveau, mais nous l'en empêchâmes.

– Un coup de vodka ne serait pas de trop, dit l'élève infirmier.

Nous avalâmes chacun une gorgée de cognac, et le sommeil s'en alla pour de bon. Le grand rectangle noir de la portière devint rose , puis rouge – au-delà des

collines apparut en silence la lueur d'un énorme incendie, comme si le soleil se levait au beau milieu de la nuit.

— C'est loin d'ici. Une vingtaine de verstes.

— J'ai froid, dit le docteur en claquant des dents.

L'élève infirmier jeta un coup d'œil par la portière et me fit signe d'approcher. Je regardai : en divers endroits de l'horizon, en une chaîne silencieuse, s'allumaient les mêmes incendies immobiles, comme si des dizaines de soleils s'élevaient en même temps. Il faisait déjà moins sombre. La noirceur des collines au loin devenait plus épaisse, découpant une ligne brisée d'ondulations, tandis que plus près de nous, tout était inondé d'une paisible lueur rouge, silencieuse et immobile ; je jetai un coup d'œil à l'élève infirmier : son visage avait la même teinte d'un rouge transparent, celle du sang devenant air et lumière.

— Beaucoup de blessés ? demandai-je.

Il agita la main.

— Beaucoup de fous. Davantage que de blessés.

— Vraiment fous ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

Il me regardait avec des yeux remplis de la même épouvante froide et figée que ceux du soldat mort d'une apoplexie due au soleil.

— Cessez, fis-je en me détournant.

— Le docteur est fou, lui aussi. Regardez-le donc.

Le docteur ne l'entendait pas. Il était assis les jambes ramenées sous lui, à la turque, et se balançait en remuant silencieusement ses lèvres et le bout de ses doigts. dans son regard se lisait la même expression de stupeur figée.

— J'ai froid, dit-il avec un sourire.

— Oh, allez tous au diable ! m'écriai-je en m'écartant dans un coin du wagon. Pourquoi avez-vous fait appel à moi ?

Personne ne répondit. L'élève infirmier contemplait la lueur d'incendie, silencieuse et grandissante, et sa nuque aux cheveux frisés était jeune, et en la regardant, il me sembla voir comme une fine main de femme passer dans ces cheveux. Cette vision me fut si désagréable que je me mis à détester l'élève infirmier, je ne pouvais plus le voir sans dégoût.

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je, mais il ne se retourna pas et ne répondit rien.

Le docteur se balançait.

— J'ai froid.

— Quand je pense, dit l'élève infirmier sans se retourner, quand je pense qu'il y a quelque part des rues, des maisons, une université...

Il s'interrompit d'un coup, comme s'il avait tout dit, et se tut. Le train s'arrêta de façon assez subite, si bien que je me cognai à la cloison, et des voix se firent entendre. Nous sautâmes du train.

Juste devant la locomotive, une chose était allongée sur la voie, une petite boule d'où sortait une jambe.

— Un blessé ?

— Non, un mort. La tête a été arrachée. C'est comme vous voulez, mais je vais allumer une lanterne à l'avant. Sinon, on en écrasera d'autres.

On jeta sur le côté la boule d'où émergeait une jambe ; un instant, la jambe se redressa vers le haut, comme pour courir dans les airs, et puis tout disparut dans le fossé sombre. La lanterne s'alluma, faisant paraître la locomotive plus noire.

— Écoutez ! chuchota quelqu'un avec effroi.

Comment ne l'avions-nous pas entendu plus tôt ?! De partout – on ne pouvait en déterminer exactement l'origine – arrivait un gémissement continu, une sorte de bruit de raclor d'une extension étonnante, sans à-coups, calme et quasiment indifférent. Nous avons entendu beaucoup de ces cris et de gémissements, mais ceci ne ressemblait à rien de ce que nous avons déjà entendu. On ne pouvait rien saisir de précis à la surface de l'étendue rougeâtre et floue devant nous, du coup, on aurait dit que c'était la terre elle-même qui gémissait, ou alors le ciel, à la lueur d'un soleil qui ne se levait pas.

— Cinquième verste, dit le mécanicien.

— Cela vient de là-bas, dit le docteur avec un geste de la main vers l'avant.

L'élève infirmier frissonna et se tourna lentement vers nous :

— Qu'est-ce que c'est donc ? C'est impossible à entendre !

— Avançons !

Nous marchâmes en avant de la locomotive, et notre ombre s'étendait loin sur la voie ferrée ; elle n'était pas noire, mais vaguement rouge, à cause de la lueur tranquillement immobile qui se tenait silencieusement aux confins du ciel noir. À chaque pas, de façon lugubre, croissait ce gémissement sauvage, inouï, semblant provenir de nulle part – comme si ce gémissement était celui de l'air rougi, celui du ciel et de la terre. Par sa permanence et son étrange indifférence, il rappelait par moments la stridulation des grillons champêtres, ce cri-cri chaud et régulier des grillons dans les prés, l'été. Les cadavres se faisaient de plus en plus fréquents. Nous leur jetions un coup d'œil en passant et les jetions sur les bas-côtés de la voie, ces cadavres mous, paisibles, indifférents qui laissaient sur place de sombres taches grasses, celles du sang absorbé par la terre ; au début, nous les comptions, mais nous cessâmes ensuite, ayant perdu le fil de nos comptes. Ils étaient nombreux, bien trop nombreux pour cette nuit sinistre, dont chaque parcelle soufflait le froid et gémissait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?! cria le docteur en menaçant quelqu'un du poing. Vous... Écoutez !

Nous arrivions à la sixième verste, les gémissements étaient plus nets, moins indéfinissables, on pressentait les bouches tordues produisant ces voix. Nous scrutions en frémissant les ténèbres roses, aux lueurs fantomatiques et trompeuses, lorsque, presque à côté de nous, en bas de la voie ferrée, quelqu'un se mit à gémir, lançant un appel sonore et suppliant. Nous trouvâmes aussitôt le blessé, dont les yeux mangeaient le visage, tant ils paraissaient grands, à la lumière de la lanterne venant l'éclairer. Cessant de gémir, il braqua seulement ses yeux tour à tour sur chacun de nous et sur nos lanternes, et il y avait une joie folle dans son regard, celle de revoir des gens et des lumières, mais aussi une folle inquiétude : que tout cela disparût, que ce fût une simple vision. Il avait peut-être déjà eu de telles visions, qui s'évanouissaient dans la mêlée du cauchemar sanglant.

Nous poursuivîmes et nous heurtâmes presque aussitôt à deux blessés : l'un était couché sur la voie, l'autre gémissait dans le fossé. Lorsqu'on les eut relevés, le docteur, tremblant de fureur, me dit :

— Et alors ?

Et il se détourna.

Quelques pas plus loin, nous croisâmes un blessé léger qui marchait seul, soutenant l'un de ses bras de l'autre. Il marchait sur nous, la tête rejetée en arrière, et ne s'aperçut même pas que nous nous écartions pour lui céder le passage. Il me semble qu'il ne nous avait pas vus. Il s'arrêta un instant près de la locomotive, la dépassa et continua à marcher le long des wagons.

— Monte donc t'asseoir ! lui cria le docteur, mais il ne répondit pas.

Ce furent les premiers à nous causer de l'effroi. Nous tombâmes ensuite, de plus en plus fréquemment, sur d'autres, sur la voie ou tout à côté, et toute la plaine, baignant dans la lueur rouge et immobile des incendies, se mit à grouiller comme une masse vivante, s'embrasant de grands cris, de clameurs, de malédictions et de gémissements. Ces petites buttes sombres grouillaient et rampaient comme des écrevisses ensommeillées sorties d'un panier, les jambes écartées, étranges, ayant une apparence à peine humaine, avec leurs mouvements confus de loques et leur lourde immobilité. Les uns étaient muets et résignés, d'autres gémissaient, hurlaient, nous lançaient des invectives haineuses, à nous qui les sauvions, avec autant de passion que si nous étions les créateurs de cette nuit sanglante et indifférente, les responsables de leur solitude au milieu de la nuit et des cadavres, les auteurs de leurs affreuses blessures. La place nous manquait déjà dans les wagons, nos vêtements étaient humides de sang, comme si nous étions longtemps restés sous une pluie sanglante, nous ramenions encore des blessés, et les champs continuaient à grouiller d'une masse animée et sauvage.

Certains d'entre eux arrivaient à se traîner d'eux-mêmes, d'autres s'approchaient en chancelant et en tombant. Un soldat accourut quasiment vers nous. Il avait le visage gelé, il ne lui restait qu'un œil qui luisait d'un éclat étrange et sauvage, et il était presque nu, comme au sortir des bains. M'ayant bousculé, il aperçut, de son œil unique, le docteur et lui empoigna la poitrine de sa main gauche.

— Je vais te casser la gueule ! cria-t-il en secouant le docteur et en lui envoyant une longue bordée d'injures mordantes et cyniques. Je vais te casser la gueule ! Tas de salauds!

Le docteur se dégagea d'une secousse, puis, s'exclama en reprenant son souffle et en avançant sur le soldat :

— Je vais t'envoyer au tribunal, vaurien ! Au cachot ! Tu m'empêches de travailler ! Bon à rien ! Animal !

On les sépara, mais le soldat continua un long moment à crier :

— Tas de salauds ! Je vous casserai la gueule !

Pour reprendre des forces, je m'étais mis de côté pour me reposer et fumer une cigarette. Le sang séché sur mes mains les revêtait comme des gants noirs, et mes doigts avaient du mal à se plier, je ne parvenais pas à garder les allumettes et les cigarettes. Lorsque je réussis à en allumer une, la fumée de tabac me parut étrangement inhabituelle, je lui trouvai un goût très particulier, comme jamais auparavant, et que je ne devais jamais retrouver par la suite. À ce moment s'approcha de moi l'élève-infirmier, celui du train, mais il me sembla que nous nous étions vus quelques années plus tôt, je n'arrivais pas du tout à me rappeler où. Il marchait d'un pas ferme, quasiment militaire, et regardait au loin et en hauteur, comme à travers moi.

— Et ça dort, dit-il d'un ton qui se voulait parfaitement calme.

Je me mis en colère, me sentant visé par ce reproche.

— Vous oubliez qu'ils se sont battus dix jours comme des lions.

— Et ça dort, répéta-t-il, regardant à travers moi et au-dessus de moi.

Puis il se pencha vers moi et reprit du même ton sec et tranquille, en me menaçant du doigt :

— Je vais vous le dire. Je vais vous le dire.

— Quoi donc ?

Il s'inclina encore davantage, tout près de moi, me menaça du doigt d'un air très significatif et répéta ce qu'il semblait voir comme une idée achevée :

— Je vais vous le dire. Je vais vous le dire. Transmettez-leur.

Et, encore assis, l'air sévère, à mes côtés, il sortit un revolver de sa poche et se tira dans la tempe. Ce qui ne m'étonna nullement, et ne m'effraya pas davantage. Faisant passer ma cigarette dans ma main gauche, je tâtais du doigt la blessure et me dirigeai vers les wagons.

— L'élève-infirmier s'est tiré une balle ; je crois qu'il est encore en vie, dis-je au docteur.

Lequel se prit la tête dans les mains et se mit à gémir :

— Ah, que le diable l'emporte !... C'est que nous n'avons plus de place.

L'homme là-bas va aussi se tirer une balle. Et je vous en donne ma parole, s'écria-t-il d'un ton furieux et menaçant, moi aussi ! Oui ! Allez à pied, je vous prie. Il n'y a plus de place. Vous pouvez vous plaindre si ça vous chante.

Et, criant toujours, il se détourna, et je m'approchai de celui prêt à se tuer. C'était également un élève-infirmier, je crois. Il se tenait le front appuyé à la paroi du wagon, son épaule secouée de sanglots.

— Arrêtez, lui dis-je en effleurant l'épaule qui tremblait.

Mais, sans se retourner ni répondre, il continua à pleurer. Sa nuque était jeune, tout comme celle de l'autre, elle était aussi effrayante à voir, et il se tenait, les jambes écartées de façon absurde, comme un ivrogne en train de vomir ; son cou était ensanglanté : il avait dû y porter ses mains.

— Eh bien ? dis-je avec impatience.

Il s'écarta du wagon et, baissant la tête, voûté comme un vieillard, partit dans l'obscurité, loin de nous. J'ignore pourquoi, je le suivis, et nous marchâmes longtemps d'un côté du train, en nous éloignant des wagons. Il me semble qu'il pleurait ; ce qui commença à m'ennuyer, j'eus envie de pleurer moi-même.

— Attendez ! criai-je en m'arrêtant.

Mais il avançait toujours, remuant péniblement une jambe après l'autre, toujours voûté, l'air d'un vieillard, traînant les pieds, les épaules étroites. Il disparut bientôt dans l'obscurité rougeâtre, ressemblant à une lumière qui n'éclairait rien. Et je restai seul.

Sur ma gauche, déjà loin de moi, passa une rangée de lueurs ternes : le train était parti. J'étais seul au milieu des morts et des mourants. Combien en restait-il ? Autour de moi, tout était mort et immobile, plus loin, la plaine grouillait comme une chose vivante – ou alors, je devais cette impression au fait d'être seul. Mais le gémissement ne s'apaisait pas. Il s'étendait sur la terre, ténu, désespéré, semblable à un pleur d'enfant ou au gémissement de milliers de chiots abandonnés et mourant de froid. Il rentrait dans la cervelle comme la pointe d'une

immense aiguille de glace, et se mouvait lentement, allant et venant, allant et venant...

Notes

1. Rappel : la verste faisait environ 1,1 km.

Sixième fragment

... c'étaient les nôtres. Dans l'étrange confusion de mouvements qui, le mois dernier, entremêla de force les deux armées, la nôtre et celle de l'ennemi, rompant tous les plans et s'opposant à tous les ordres, nous étions persuadés que l'ennemi, le quatrième corps, en l'espèce, marchait sur nous. Et nous nous préparions à l'attaquer lorsque quelqu'un distingua nettement nos uniformes dans ses jumelles, et l'hypothèse se mua dix minutes plus tard en une joyeuse et calme certitude : c'étaient les nôtres. Et ils nous avaient visiblement reconnus : ils faisaient mouvement vers nous tout à fait tranquillement ; on sentait dans cette avancée tranquille le même sourire heureux résultant d'une rencontre inattendue.

Lorsqu'ils se mirent à tirer, nous restâmes un certain temps sans comprendre ce que cela voulait dire, nous gardions le sourire sous la grêle de shrapnels et de balles se déversant sur nous et arrachant d'emblée la vie à des centaines d'hommes. Quelqu'un cria à la méprise, et, je m'en souviens nettement, nous vîmes tous que c'était l'ennemi, qu'il s'agissait de son uniforme et pas du nôtre, et nous répondîmes en ouvrant le feu aussitôt. Une quinzaine de minutes après le début de cette étrange bataille, j'eus les deux jambes emportées, et je me réveillai à l'infirmierie après l'amputation.

Je demandai comment s'était terminée la bataille, mais on me répondit de façon évasive et rassurante, ce qui me fit comprendre que nous étions défaits ; ensuite, je fus pris de joie, moi qui avais perdu mes jambes, à l'idée qu'on allait me renvoyer chez moi, et que j'étais tout de même en vie, que je vivrais longtemps, une éternité. Ce fut seulement une semaine plus tard que j'appris certains détails qui me plongèrent dans de nouveaux doutes et dans un effroi encore jamais ressenti.

Apparemment, c'était une grenade à nous, lancée d'un de nos canons par un de nos soldats, qui m'avait arraché les jambes. Et personne ne pouvait m'expliquer comment cela était arrivé. Quelque chose s'était produit qui avait obscurci les regards, et deux régiments de la même armée, distants l'un de l'autre d'une verste, s'étaient mutuellement exterminés une heure entière, persuadés de part et d'autre d'avoir affaire à l'ennemi. On se souvenait à contrecœur de cet épisode, on en parlait à demi-mot, et le plus étonnant était de voir bien des gens l'évoquer sans avoir conscience de l'erreur commise. Ou plutôt, ils la reconnaissaient, mais la voyaient plus tard et pensaient s'être trouvés, au début, pour de bon en présence de l'ennemi, lequel avait profité du tumulte général pour se dissimuler, nous laissant exposés au feu de nos propres batteries. D'aucuns en parlaient ouvertement, donnant des explications précises qui leur semblaient claires et vraisemblables. Même maintenant je ne puis situer avec certitude le début de cet étrange malentendu, puisque j'avais nettement vu, dans un premier

temps, nos uniformes rouges, avant de distinguer tout aussi nettement les leurs, orange. De façon étrange, tout le monde oublia très vite ces circonstances, au point de parler de l'événement comme d'une bataille authentique, ce qui donna lieu à la rédaction et à l'envoi de nombreuses dépêches parfaitement sincères ; je les lus une fois à la maison. Nous, les gens blessés lors de cette bataille, on nous traita au début de façon un peu étrange : on semblait avoir moins pitié de nous que des autres blessés, mais cela ne dura pas. Et si j'ai le droit de penser qu'il y eut alors une erreur, c'est seulement du fait d'autres événements comparables : une nuit, deux régiments de l'armée ennemie s'anéantirent presque complètement, en un combat allant jusqu'au corps-à-corps.

Notre docteur, celui qui avait pratiqué mon amputation, vieillard sec et osseux, empestant le chloroforme, le tabac et le phénol, un sourire bizarre accroché en permanence à sa moustache clairsemée, d'un gris jaunâtre, me dit avec un clin d'œil :

— Estimez-vous heureux de rentrer chez vous. Il y a quelque chose qui cloche, ici.

— Quoi donc ?

— Oui, oui, un truc qui cloche. De notre temps, c'était plus simple.

Il avait participé à la dernière guerre en Europe¹, environ un quart de siècle plus tôt, et l'évoquait souvent avec plaisir. Il ne comprenait pas cette guerre-ci, elle lui faisait peur, observai-je.

— Oui, un truc qui cloche, dit-il avec un soupir et il fronça les sourcils en se dissimulant à l'intérieur d'un nuage de fumée de tabac. Je quitterais même les lieux, si je pouvais.

Et, se penchant vers moi, il chuchota à travers sa moustache jaunie et enfumée :

— Il va bientôt arriver un moment où plus personne ne partira d'ici. Ni moi ni personne.

Et je vis à nouveau, dans les yeux vieilliss, tout proches de moi, la même expression de stupeur figée². J'eus la vision de quelque chose d'effroyable, d'insupportable, comme l'écroulement d'un millier de bâtiments, et, gelé d'effroi, je chuchotai :

— Le rire rouge.

Et il fut le premier à me comprendre. Il s'empressa de hocher la tête et acquiesça :

— Oui. Le rire rouge.

S'étant assis tout près de moi, il regarda de tous côtés puis me chuchota d'une voix précipitée, en remuant comme un vieillard sa barbiche grise et en pointe :

— Vous partirez bientôt, alors je vais vous dire. Vous avez déjà vu une bagarre dans un asile d'aliénés ? Non ? Moi oui. Et ils se battaient comme des gens sains d'esprit. Vous comprenez, comme des gens sains d'esprit !

Il répéta cette phrase plusieurs fois, d'un air très significatif.

— Et alors ? demandai-je toujours en chuchotant, effaré.

— Et alors rien. Comme des gens sains d'esprit !

— Le rire rouge, dis-je.

— On leur a envoyé des jets d'eau.

Je me souvins de la pluie qui nous avait tant effrayés, et me fâchai.

— Vous êtes fou, docteur !

— Pas plus que vous. En tout cas, pas plus que vous.

Il mit ses bras autour de ses genoux pointus de vieillard et poussa un petit rire ; louchant sur moi par-dessus son épaule, ayant encore sur ses lèvres sèches un écho de son rire inopiné et pénible, il m'adressa quelques clins d'œil malicieux, comme si nous deux étions les seuls à savoir quelque chose de très drôle, ignoré de tous. Après quoi, avec la solennité d'un professeur de magie exhibant un tour, il leva la main en hauteur, l'abaisse de façon harmonieuse et toucha avec précautions, de deux doigts, la couverture à l'endroit où se seraient trouvées mes jambes si elles n'avaient pas été coupées.

— Et cela, vous le comprenez ? demanda-t-il d'un ton mystérieux.

Puis, d'un air tout aussi solennel et significatif, il fit, d'un geste de la main, le tour des rangées de lits où gisaient les blessés, et répéta :

— Et cela, vous pouvez l'expliquer ?

— Ce sont des blessés, dis-je. Des blessés.

— Des blessés, reprit-il en écho. Des blessés. Sans jambes, sans mains, le ventre déchiré, la poitrine lacérée, les yeux arrachés. Vous comprenez cela ? J'en suis très heureux. Ainsi, vous pourrez comprendre ceci !

Avec souplesse, de façon surprenante pour son âge, il se jeta au sol et se mit en équilibre sur les mains, ses pieds oscillant en l'air. Sa blouse blanche se retroussa vers le bas, le sang envahit son visage et, me fixant d'un air têtue, de son regard étrangement renversé, il lança avec peine des paroles saccadées :

— Et cela... vous le... comprenez aussi ?

— Arrêtez, dis-je avec effroi, autrement je crie !

Il se remit sur ses pieds, reprenant sa position naturelle, se rassit à mon chevet et, soufflant lourdement, observa d'un ton sentencieux :

— Et personne ne comprend cela.

— Il y a eu encore des coups de feu hier.

— Il y a eu des échanges de tirs hier. Avant-hier également, acquiesça-t-il.

— Je veux rentrer à la maison ! dis-je avec angoisse. Mon cher docteur, je veux rentrer à la maison. Je ne peux pas rester ici. je commence à ne plus croire qu'il existe une maison où l'on se sent si bien.

Pensant à quelque chose, il ne répondait pas, et je me mis à pleurer :

— Seigneur, je n'ai plus de jambes : j'aimais tant aller à bicyclette, marcher, courir, et maintenant me voilà sans jambes. Je balançais mon fils sur ma jambe droite, et il riait, à présent... Soyez maudits ! pourquoi y aller ? Je n'ai que trente ans... Soyez maudits !

Et je sanglotais, je sanglotais en pensant à mes chères jambes, mes rapides et fortes jambes. Qui me les avait enlevées, qui avait osé faire cela ?!

— Écoutez, dit le docteur en regardant de côté. Hier, j'ai vu arriver chez nous un soldat devenu fou. Un soldat ennemi. Il était tout nu ou presque, couvert de bleus et d'égratignures, avec ça affamé comme une bête ; hirsute, comme nous tous, l'air d'un fauve, d'un primitif, d'un singe. Il gesticulait, grimaçait, chantait et criait, prétendait se battre. On lui a donné à manger et on l'a renvoyé d'où il venait, dans la campagne. Que pourrait-on en faire ? Ils errent par les collines, en tous sens, de jour comme de nuit, en loques, tels des spectres sans route définie, sans but ni port d'attache. Ils gesticulent, rient aux éclats, crient et chantent, et, lorsqu'ils se rencontrent, se battent ou parfois passent leur chemin sans s'apercevoir. De quoi se nourrissent-ils ? De rien, sans doute, à moins que ce ne soit de cadavres, de

concert avec les bêtes sauvages, avec ces gros chiens bien gras, redevenus sauvages qui se battent et hurlent des nuits entières sur les collines. La nuit, pareils à des oiseaux réveillés par la tempête, à des papillons monstrueux, ils se rassemblent autour d'un feu : il suffit qu'un feu de camp ait été allumé pour lutter contre le froid, pour qu'une demi-heure plus tard grandisse à côté une horde d'une dizaine de silhouettes déguenillées, criardes et sauvages, tels des singes transis de froid. On leur tire dessus, parfois par erreur, parfois intentionnellement, quand on est à bout de patience à cause de leurs cris effrayants et insensés...

— Je veux rentrer à la maison ! criai-je en me bouchant les oreilles.

Et de nouvelles paroles effrayantes percèrent mon cerveau comme à travers de la ouate, étouffées comme si c'était une illusion :

— ... Il y en a beaucoup. Ils meurent par centaines dans les précipices, dans les fosses à loups, préparées à l'intention de gens intelligents et sains d'esprit, sur les restes de barbelés et de pieux ; ils prennent part à des combats dans les règles, sensés, et se battent comme des héros – se portant toujours en avant, intrépides ; mais ils abattent souvent les leurs. Ils me plaisent. À l'instant, je ne fais que perdre un peu l'esprit, c'est pourquoi je reste assis à causer avec vous, mais quand j'aurai définitivement perdu la raison, j'irai dans la plaine : j'irai dans la plaine et je lancerai un appel ; je lancerai un appel et rassemblerai autour de moi ces braves, ces chevaliers sans peur, et je déclarerai la guerre au monde entier. En une troupe joyeuse, avec de la musique et des chants, nous entrerons dans les villes et les villages, et là où nous passerons, tout sera rouge, tout voltigera et dansera comme le feu. Ceux qui n'auront pas péri se joindront à nous, et notre armée de braves ira en grandissant comme une avalanche et nettoiera le monde entier. Qui a dit qu'il ne fallait pas tuer, incendier et piller ?...

Il criait presque, ce docteur fou, et son cri réveilla la douleur endormie des gens ayant la poitrine enfoncée, le ventre déchiré, les yeux arrachés et les jambes coupées. Un gémissement plaintif et grinçant remplit toute la salle, de partout se tournèrent vers nous des visages blêmes, jaunes, émaciés, certains sans yeux, d'autres défigurés de façon si monstrueuse qu'ils semblaient revenir de l'enfer. Ils écoutaient en gémissant et, par la porte ouverte, se montrait l'ombre noire et informe qui s'était levée sur le monde, tandis que le vieux fou criait en étendant les bras :

— Qui a dit qu'il ne fallait pas tuer, incendier et piller ? Nous tuerons, nous pillerons et nous incendierons. Notre troupe joyeuse et insouciant de braves détruira tout : leurs édifices, leurs universités et leurs musées ; en joyeux gars aux rires enflammés, nous danserons sur les ruines. Je déclare l'asile d'aliénés notre patrie ; ceux qui n'ont pas encore perdu la raison, je les déclare nos ennemis et des fous ; et lorsque je règnerai, grand, invincible et gai, sur le monde, quand je serai son unique seigneur et maître, quel rire joyeux résonnera dans l'univers !

— Le rire rouge ! criai-je en l'interrompant. Sauvez-moi ! J'entends à nouveau le rire rouge !

— Mes amis ! reprit le docteur à l'adresse des ombres gémissantes et estropiées, mes amis ! Nous aurons une lune rouge rouge et un soleil rouge, les bêtes sauvages auront le pelage d'un rouge joyeux, et nous écorcherons tous ceux qui seront trop blancs, tous ceux qui seront trop blancs... Vous n'avez jamais essayé de boire du sang ? Le sang est un peu poisseux, un peu tiède, mais il est rouge, et son rire est si gaiement rouge !...

Notes

1. Sans doute les combats dans les Balkans lors de la guerre russo-turque. A. Kouprine les évoquera aussi, quelques années après Andreïev, dans *Le bracelet de grenats*.
2. Rencontre chez l'autre docteur et chez l'élève-infirmier, au quatrième fragment.

Septième fragment

... c'était effronté, illégal. La Croix-Rouge est respectée dans le monde entier comme une chose sainte, et ils voyaient bien que ce train transportait non des soldats, mais des blessés inoffensifs, ils étaient obligés de les prévenir qu'une mine avait été mise là. Les malheureux qui rêvaient déjà de leurs foyers...

Huitième fragment

... autour du samovar, d'un véritable samovar, d'où sortait une quantité de vapeur, comme d'une locomotive – même le verre de la lampe se couvrait un peu de buée, tant la vapeur avait de force. Et c'étaient les mêmes petites tasses, bleues à l'extérieur et blanches à l'intérieur, de très jolies tasses qui nous avaient été offertes, pour notre mariage, par la sœur de mon épouse, superbe femme et excellente personne.

— Elles sont vraiment toutes intactes ? demandai-je avec incrédulité en remuant le sucre dans mon verre avec une cuiller d'argent toute propre.

— On en a cassé une, dit ma femme distraitement : elle était occupée à maintenir ouvert le robinet d'où coulait avec grâce l'eau bouillante.

Je me mis à rire.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda mon frère.

— Oh, rien. Bon, ramenez-moi dans mon cabinet. Faites un effort pour un héros ! Vous avez fainéanté en mon absence, terminé, à présent, je vais vous faire travailler – et, pour blaguer, bien sûr, j'entonnai : « Nous marchons bravement à l'ennemi, à la bataille, mes amis, hâtons-nous... »

Ils comprirent la plaisanterie et sourirent eux aussi, seule ma femme ne leva pas la tête : elle essuyait les tasses avec un torchon propre brodé. Dans mon cabinet, je revis la tenture bleue, la lampe à abat-jour vert et la petite table portant la carafe d'eau¹. Et il y avait un peu de poussière dessus.

— Versez-moi donc un peu d'eau de cette carafe, ordonnai-je gaiement.

— Tu viens de boire du thé.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, versez. Et toi, dis-je à ma femme, prends le fiston avec toi et va t'asseoir un peu dans l'autre pièce. S'il te plaît.

Et je dégustai l'eau, buvant à petites gorgées, tandis que ma femme et mon fils restaient assis dans la chambre voisine, je ne les voyais pas.

— C'est bien. Venez, maintenant. Mais pourquoi ne dort-il pas, à cette heure-ci ?

— Il est content que tu sois rentré. Chéri, va voir papa.

Mais l'enfant se mit à pleurer et se cacha dans les jambes de sa mère.

— Pourquoi pleure-t-il ? demandai-je, perplexe, et je regardai autour de moi. Pourquoi êtes-vous tous si pâles, pourquoi marchez-vous derrière moi comme des ombres, en vous taisant ?

Mon frère rit tout haut et dit :

— Nous ne nous taisons pas.

Et ma sœur confirma :

— Nous causons tout le temps.

— Je vais m'occuper du dîner, dit ma mère, qui sortit précipitamment.

— Si, vous vous taisez, répétai-je avec une assurance inattendue. Depuis ce matin, je ne vous ai pas entendus dire un mot, je suis le seul à bavarder, à rire et à me réjouir. Vous n'êtes pas content de me voir ? Et pourquoi évitez-vous tellement de me regarder, ai-je changé à ce point ? Oui, j'ai changé à ce point. Je ne vois pas de miroirs. Vous les avez enlevés ? Apportez ici une glace.

— J'en amène une tout de suite, répondit ma femme, qui ne revint pas avant un long moment, ce fut la femme de chambre qui apporta la glace. Je m'y regardai, et me revis dans le train, à la gare : c'était le même visage, un peu vieilli, mais mon visage le plus ordinaire. Apparemment, ils s'attendaient à me voir pousser un cri et m'évanouir, tant ils furent contents lorsque je demandai calmement :

— Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire ?

Ils rirent tous bruyamment, ma sœur se hâta de sortir et mon frère dit avec une assurance tranquille :

— En effet. Tu as peu changé. Tu es devenu un peu chauve.

— Sais-moi gré d'avoir conservé ma tête, répondis-je avec indifférence. Mais où courent-elles donc, tantôt l'une, tantôt l'autre ? Fais-moi un peu faire le tour des pièces. Quel fauteuil confortable, absolument silencieux ! Combien l'avez-vous payé ? D'ailleurs je ne regarderai pas à la dépense : je m'achèterai des jambes, encore meilleures... Ah, ma bicyclette !

Elle était accrochée au mur, toute neuve encore, les pneus seulement dégonflés. Il y avait un peu de boue séchée sur le pneu de la roue arrière : cela remontait à la dernière fois que j'avais fait un tour avec. Mon frère se taisait, il ne poussait pas mon fauteuil, et je compris son silence et son hésitation.

— Dans notre régiment, seuls quatre officiers sont restés en vie, dis-je avec morosité. J'ai eu beaucoup de chance... Bon, prends-la pour toi, cette bicyclette, prends-la demain.

— Très bien, je la prendrai, fit docilement mon frère. Oui, tu as eu de la veine. Ici, la moitié de la ville est en deuil. Mais les jambes, vraiment, c'est...

— Bien sûr. Je ne suis pas facteur.

Mon frère s'interrompit soudain et demanda :

— Pourquoi as-tu la tête qui tremble ?

— Sans importance. Le docteur a dit que cela passerait.

— Et pour les mains aussi ?

— Oui, oui. Les mains aussi. Tout cela passera. Pousse-moi, s'il te plaît, je m'ennuie, à rester au même endroit.

J'étais de mauvaise humeur à cause de ces gens mécontents, mais la joie revint pour moi lorsqu'on se mit à préparer mon lit : un vrai lit, un beau meuble que j'avais acheté avant notre mariage, quatre ans plus tôt. On y disposa un drap

propre, on y tassa ensuite des oreillers, on déroula la couverture : je regardais cette cérémonie solennelle, et, à force de rire, j'en avais les larmes aux yeux.

— Et maintenant, déshabille-moi et installe-moi, dis-je à ma femme. Qu'est-ce que je vais être bien !

— Tout de suite, mon chéri.

— Vite !

— Tout de suite, mon chéri.

— Mais qu'as-tu donc ?

— Tout de suite, mon chéri.

Elle se tenait derrière moi, à côté de la coiffeuse, et je tournais vainement la tête pour la voir. Et tout à coup, elle poussa un cri, elle se mit à crier comme on crie seulement à la guerre :

— Qu'est-ce que tout cela ?!

Elle se jeta sur moi, m'étreignit, tomba à mes côtés, cachant sa tête dans mes moignons de jambes, s'en écartant avec effroi puis y reposant de nouveau sa tête, en les embrassant et en pleurant.

— Quel gars tu étais ! Tu n'as que trente ans. Tu étais jeune et beau. Qu'est-ce que tout cela ?! Que les hommes sont cruels ! Pourquoi tout cela ? Qui avait besoin de ça ? Ah, mon doux, mon pitoyable, mon chéri, mon chéri...

Elles accoururent toutes à ce cri, ma mère, ma sœur, la nourrice : elles pleuraient, prononçaient des mots, se roulaient à mes pieds et pleuraient, pleuraient... Sur le pas de la porte se tenait mon frère, blême, livide, la mâchoire tremblante, qui hurlait :

— Vous allez me rendre fou ! Je vais devenir fou !

Ma mère rampait à côté de mon fauteuil, elle ne criait plus, elle râlait juste, et cognait sa tête contre les roues. Et le lit propre s'étalait, avec ses oreillers tassés et sa couverture déroulée, ce même lit que j'avais acheté quatre ans plus tôt, avant notre mariage...

Notes

1. Le narrateur – qui a perdu les deux jambes au sixième fragment – voyait tout cela en imagination au premier fragment.

Neuvième fragment

... J'étais assis dans une baignoire remplie d'eau très chaude, tandis que mon frère ne tenait pas en place dans la petite pièce : avec agitation, il s'accroupissait, se relevait, attrapait le savon, un drap, les portait à ses yeux de myope et les reposait. Puis, le visage tourné vers le mur et grattant le plâtre d'un doigt, il reprenait avec fièvre :

— Juge par toi-même : on ne peut pas impunément enseigner, des décennies entières et même des centaines d'années, la pitié, la raison, la logique – faire prendre conscience. L'essentiel, c'est la conscience. On peut devenir impitoyable, perdre tout sentiment, s'habituer à la vue du sang, des larmes et de la souffrance – comme les bouchers, par exemple, ou certains médecins, ou encore les militaires ;

mais comment pourrait-on, connaissant la vérité, y renoncer ? À mon avis, c'est impossible. On m'a appris dès mon enfance à ne pas faire souffrir les animaux, à être compatissant ; tous les livres que j'ai lus me l'ont appris, et j'ai terriblement pitié de tous ceux qui souffrent à votre maudite guerre. Mais le temps passe, et je commence à m'habituer à toutes ces morts, à toutes ces souffrances, à tout ce sang ; je me sens devenir, dans la vie de tous les jours, moins sensible, moins compatissant, je réagis seulement aux excitations les plus fortes – sans pouvoir m'habituer au fait brut de la guerre, mon esprit refuse de comprendre et d'expliquer ce qui, à la base, est insensé. Un million de gens rassemblés au même endroit et s'efforçant de justifier leurs faits et gestes, se massacrent, ils souffrent autant les uns que les autres, ils sont tout aussi malheureux de chaque côté : qu'est-ce donc, si ce n'est de la folie ?

Se tournant vers moi, mon frère me regarda d'un air interrogatif, de ses yeux myopes et un peu naïfs.

– Le rire rouge, dis-je gaiement, en éclaboussant.

– Je vais te dire la vérité – mon frère posa avec confiance sa main froide sur mon épaule, pour la retirer vivement, comme s'il s'effrayait de me voir nu et mouillé –, je vais te dire la vérité : j'ai très peur de devenir fou. Je ne peux pas comprendre ce qui se passe. Je n'arrive pas à le comprendre, et c'est épouvantable. Si au moins quelqu'un pouvait m'expliquer... mais personne ne le peut. Toi qui as été à la guerre, toi qui as vu, explique-moi.

– Va au diable ! répondis-je en plaisantant et en éclaboussant.

– Toi aussi, répondit tristement mon frère. Personne n'est à même de m'aider. C'est effrayant. Je n'arrive plus à comprendre ce qui est permis, ce qui est interdit, ce qui est sensé, ce qui est déraisonnable. Si, tout de suite, je t'attrapais la gorge, d'abord gentiment, comme pour une caresse, et ensuite plus fort, et si je t'étranglais, ce serait quoi ?

– Tu dis des bêtises. Personne ne fait ce genre de choses.

Mon frère frotta ses mains froides l'une contre l'autre, eut une ébauche de sourire et dit :

– Quand tu étais encore là-bas, certaines nuits, je n'arrivais pas à fermer l'œil, et alors, il me venait d'étranges idées : prendre une hache et aller tuer tout le monde : maman, notre sœur, nos domestiques, notre chien. Bien sûr, ce n'étaient que des pensées, je ne ferais jamais cela.

– J'espère bien, dis-je en souriant et en éclaboussant.

– Voilà que j'ai également peur des couteaux, de tout ce qui est brillant et acéré : j'ai l'impression qu'avec un couteau dans les mains, je me mettrais inmanquablement à égorger quelqu'un. C'est vrai, quoi, pourquoi ne pas égorger, si le couteau est bien tranchant ?

– Une raison suffisante, en effet. Quel original tu fais, frangin ! Fais-moi donc couler encore de l'eau chaude.

Mon frère ouvrit le robinet, fit couler l'eau et reprit :

– Et j'ai aussi peur de la foule, des gens, lorsqu'ils se rassemblent en masse. Quand, le soir, j'entends du bruit dans la rue, ou un grand cri, je tressaille, je me dis que c'est... un carnage qui commence. Lorsque plusieurs individus se tiennent les uns en face des autres sans que je puisse entendre leur discussion, il me semble qu'ils vont se mettre à crier, et se jeter les uns sur les autres pour s'entretuer. Et, sais-tu – il se pencha d'un air mystérieux vers mon oreille –, les

journaux sont remplis d'annonces de meurtres, de nouvelles relatives à je ne sais quels étranges assassinats. Le nombre des hommes et des esprits n'y fait rien : l'humanité a une raison unique, et celle-ci commence à s'obscurcir. Tâte ma tête, vois comme elle est brûlante. Elle est en feu. Mais il lui arrive aussi d'être froide, tout se gèle en elle, s'engourdit, se transforme en glace, de façon effrayante. Je dois être en train de devenir fou, ne ris pas, frangin : je dois être en train de perdre la raison... Un quart d'heure, déjà – il est temps que tu sortes du bain.

– Encore un petit peu. Une petite minute.

J'étais si bien, assis dans ma baignoire comme auparavant, en écoutant la voix familière sans avoir à réfléchir aux paroles, et en ne voyant que des choses simples, ordinaires et familières : le robinet de cuivre un peu verdi, les murs aux dessins bien connus, les accessoires de photographie soigneusement rangés sur leurs étagères. J'allais me remettre à la photo, prendre des vues simples et paisibles et tirer le portrait de mon fils : le prendre en train de marcher, de rire et de faire des espiègeries. Pas besoin de jambes pour cela. Je me remettrai aussi à écrire : à propos de livres intelligents, des nouveaux progrès de la pensée humaine, de la beauté et de la paix.

– Ho-ho-ho ! dis-je d'une voix tonnante, en éclaboussant.

– Qu'est-ce qui te prend ? s'effraya mon frère, devenant tout pâle.

– Rien, rien. C'est la joie d'être à la maison.

Il me sourit comme on sourit à un enfant, un plus jeune, bien que je fusse de trois ans son aîné, et je devins songeur – comme un adulte, comme un vieux qui roule de vastes et graves pensées, déjà anciennes, dans sa tête.

– Où aller ? dit-il en haussant les épaules : tous les jours, vers une heure, les journaux provoquent un choc électrique, et l'humanité entière est parcourue d'un frisson. Cette simultanéité de sensations, d'idées, de souffrances et d'effroi me prive d'appui, et je me retrouve comme un copeau au gré des flots, comme un grain de poussière au sein d'un tourbillon. Cela m'extirpe violemment de la vie ordinaire, et je me retrouve chaque matin suspendu en l'air au-dessus du gouffre noir de la folie. Et j'y tombe, je dois y tomber. Tu ne sais pas encore tout, frangin. Tu ne lis pas les journaux, on te cache beaucoup de choses : tu ne sais pas encore tout, frangin.

Je pris ce qu'il disait pour une sombre blague – c'était le lot de tous ceux que leur folie rendaient proche de la folie de la guerre, et qui nous mettaient en garde. Je pris cela pour une blague, c'était comme si, en clapotant dans l'eau chaude, j'eusse oublié tout ce que j'avais vu là-bas.

– Qu'on me cache tout ce qu'on veut, il faut que je sorte de cette baignoire, dis-je étourdiment ; mon frère sourit et appela un domestique, à eux deux ils me sortirent de la baignoire et m'habillèrent. Je bus ensuite un thé parfumé dans mon verre cannelé, en me disant que, même sans jambes, on arrivait à se sentir bien¹, puis on me ramena à mon cabinet, on m'installa devant mon bureau, et je me préparai à me mettre au travail.

Avant la guerre, je faisais, pour une revue, une recension de littérature étrangère, et à présent, à portée de main, se trouvait un tas de ces chers livres, de ces beaux livres à couvertures jaunes, bleues ou brunes. Ma joie était si grande, ma jouissance si profonde que je ne me décidais pas à entreprendre ma lecture, je feuilletais juste les livres avec tendresse, d'une main caressante. Je sentais un sourire s'étaler sur ma figure, un sourire très stupide, sans doute, mais je ne

pouvais le retenir en admirant les caractères, les estampes, la sévère et belle simplicité d'un dessin. Qu'il y avait d'esprit en tout cela, et de sens de la beauté ! Combien de gens avaient-ils dû se creuser la cervelle, combien avait-il fallu de goût et de talent pour composer ne serait-ce que cette lettre, d'une simplicité si élégante, d'une telle intelligence et d'une telle harmonie expressive dans l'entrelacement de ses traits !

« Maintenant, il s'agit de se mettre au travail », me dis-je sérieusement, respectant par avance l'effort.

Je pris une plume pour écrire le titre – et ma main rebondit sur la feuille comme une grenouille attachée à un fil. La plume se ficha dans le papier, grinça, se tordit, glissa de côté et traça des lignes informes, interrompues, courbées, privées de sens. Je ne poussai pas de cri, je ne bronchai pas, je me sentis gelé, figé, conscient de l'approche d'une effroyable vérité ; ma main faisait des bonds sur le papier violemment éclairé, et chacun de ses doigts tremblait d'une épouvante désespérée, vive, folle, comme si ces doigts étaient encore là-bas, à la guerre, comme s'ils voyaient la lueur des incendies et le sang, et entendaient les gémissements et les hurlements d'une indicible souffrance. Ils s'étaient détachés de moi, ces doigts frémissants, ils étaient vivants, ils étaient devenus des yeux et des oreilles ; et, me sentant gelé, n'ayant ni la force de crier ni celle de broncher, j'observais leur danse sauvage sur la feuille de papier d'un blanc brillant.

Tout était silencieux. Ils pensaient que je travaillais, et avaient fermé toutes les portes pour ne pas me déranger en faisant du bruit – seul dans la pièce, privé de la possibilité de me mouvoir, je restais assis à regarder docilement mes mains trembler.

« Ce n'est rien, dis-je à haute voix, et, dans le silence et la solitude de mon cabinet, ma voix résonna, rauque et désagréable, comme celle d'un fou. Ce n'est rien. Je dicterai; Milton était bien aveugle quand il composa son *Paradis reconquis*. Je suis capable de penser : c'est l'essentiel, c'est tout, en fait. »

Et je me mis à former une longue et savante phrase à propos de l'aveugle Milton, mais les mots s'embrouillaient, semblaient sortir d'un assemblage mal conçu, et, quand j'arrivai à la fin de ma phrase, j'en avais oublié le début. Je voulus me souvenir du début, me rappeler pourquoi je composais cette étrange phrase insensée à propos d'un certain Milton, mais ne le pus.

« *Le Paradis reconquis, le Paradis reconquis* », répétais-je sans comprendre le sens de ces mots.

Je me rendis compte à ce moment que j'oubliais plein de choses, que j'étais devenu terriblement distrait et que je confondais les visages connus ; que je ne trouvais plus mes mots, même au cours d'une simple conversation, et que parfois, un mot connu, je n'en comprenais plus le sens. La journée présente m'apparut avec netteté : une journée plutôt étrange, raccourcie, coupée comme mes jambes, avec des moments vides et incompréhensibles – de longues heures de perte de conscience, de torpeur qui ne me laissaient aucun souvenir.

Je voulus appeler ma femme, mais je ne savais plus comment elle s'appelait : voilà qui, déjà, ne m'étonnait plus et ne m'effrayait plus. Je me mis à chuchoter :
— Femme !

Cette façon boiteuse et inhabituelle de m'adresser à elle résonna doucement et mourut sans susciter de réponse. Le silence régnait. Ils craignaient de me gêner dans mon travail par quelque bruit inconsidéré, et la pièce était silencieuse : un

vrai cabinet de savant, paisible et douillet, un lieu de méditation et de création. « Comme ils sont gentils, comme ils prennent soin de moi ! » me dis-je avec attendrissement.

... Et l'inspiration, la sainte inspiration me vint. un soleil s'alluma dans ma tête, et ses rayons ardents, les rayons de la création jaillirent et inondèrent le monde entier, faisant choir des fleurs et des chants. J'écrivis toute la nuit, sans ressentir la fatigue, planant librement sur les ailes d'une puissante, d'une sainte inspiration. J'écrivais de grandes choses, des choses immortelles — des fleurs et des chants. Des fleurs et des chants...

Notes

1. Mot à mot : « on pouvait vivre », mais l'expression russe a le sens d'une aisance, d'un bien-être.
2. Suite du *Paradis perdu*...

Deuxième partie

Dixième fragment

... heureusement, il est mort la semaine dernière, vendredi. Je le répète, ce fut une grande chance pour mon frère. Infirmes privé de ses jambes, tout agité de tremblements, l'âme fracassée, il était effrayant et faisait peine à voir, dans son délire extatique de création. Depuis cette fameuse nuit, il écrivit pendant deux mois entiers, sans quitter son fauteuil, refusant de se nourrir, pleurant et lâchant des jurons les courts moments où nous l'écartions de son bureau. Il faisait courir sa plume sèche sur le papier avec une rapidité incroyable, en jetant de côté une feuille après l'autre, et continuait à écrire, à écrire. Il avait perdu le sommeil, et nous ne réussîmes que deux fois à le mettre au lit quelques heures, au moyen d'une forte dose de narcotique ; par la suite, le narcotique ne fut plus en mesure de vaincre sa folle extase créatrice. Sur sa demande impérieuse, les rideaux étaient toujours tirés aux fenêtres, et une lampe était allumée en permanence, créant une illusion de nuit ; lui fumait cigarette sur cigarette et écrivait. Il semblait heureux, et je n'ai jamais vu, chez des personnes en bonne santé, d'expression aussi inspirée que la sienne : il avait un visage de prophète, ou de grand poète. Il avait beaucoup maigri, son corps atteignait la transparence de cire d'un cadavre ou d'un martyr, et ses cheveux étaient devenus tout blancs ; son travail insensé, il l'avait commencé en homme encore assez jeune, et l'avait terminé en vieillard. Il se hâtait parfois d'écrire plus vite que d'ordinaire, sa plume se plantait dans le papier et se brisait, mais il ne le voyait pas ; à de tels instants, on ne pouvait pas le toucher, le moindre frôlement déclenchait chez lui une crise de nerfs, accompagnée de larmes ou de gros rires ; à de très rares moments, il se reposait

d'un air bienheureux et causait avec bienveillance avec moi, en me posant à chaque fois les mêmes questions, me demandant qui j'étais, comment je m'appelais et si cela faisait longtemps que je m'intéressais à la littérature.

Puis il me racontait avec condescendance, toujours dans les mêmes termes, sa peur ridicule de perdre la mémoire et de ne pouvoir travailler, et la manière brillante avec laquelle il avait démenti cette supposition folle, en commençant son immortelle œuvre sur les fleurs et les chants.

— Bien sûr, je ne compte pas être reconnu par mes contemporains, disait-il avec un mélange de fierté et de modestie, en posant une main tremblante sur le tas de pages blanches – mais à l'avenir, on saisira mon idée.

Il ne mentionna pas une seule fois la guerre, pas plus qu'il ne se souvint de sa femme et de son fils ; son interminable travail fantomatique absorbait son attention de façon si exclusive qu'hormis ce labeur, presque plus rien ne parvenait à sa conscience. On pouvait devant lui aller et venir, discuter, il ne le remarquait pas, et son visage ne se départait à aucun moment de son effrayante expression de tension et d'inspiration. Dans le silence de la nuit, alors que tout le monde dormait et que lui seul, infatigable, produisait le fil sans fin de sa folie, il faisait peur à voir, et j'étais le seul, avec notre mère, à oser aller le voir. Je tentai une fois de lui donner un crayon, à la place de sa plume sèche, en me disant qu'il écrirait peut-être quelque chose pour de bon, mais il ne resta sur le papier que des lignes informes, interrompues, courbées, privées de sens.

Il mourut la nuit, en plein labeur. Je connaissais bien mon frère, et sa folie n'avait pas été pour moi une grande surprise : le rêve passionné de travail qui transparaissait dans ses lettres venant du front, et qui formait le contenu de toute sa vie à son retour de la guerre, devait inmanquablement se heurter à l'épuisement de son cerveau et produire une catastrophe. Et je pense avoir reconstitué assez fidèlement l'enchaînement de sentiments l'ayant amené à sa fin durant cette nuit fatale. En gros, tout ce j'ai rapporté ici, concernant la guerre, ce sont les paroles de mon défunt frère, souvent très embrouillées et décousues ; je pus seulement retranscrire les quelques tableaux qui s'étaient enfoncés profondément et de façon inoubliable dans sa mémoire, en reproduisant quasiment mot à mot son récit.

Je l'aimais, et sa mort pèse sur moi comme une pierre, son caractère insensé m'écrase le cerveau. À cet inconcevable qui m'enserme la tête comme une toile d'araignée, elle a ajouté un nœud coulant fortement serré. Toute notre famille est partie à la campagne, chez des parents, je suis tout seul dans la maison, dans cette demeure que mon frère aimait tant. On a congédié les domestiques, le concierge des voisins vient parfois le matin allumer les poêles, le reste du temps je suis seul, j'ai l'air d'une mouche coincée à l'intérieur d'une double fenêtre : je me démène et me blesse contre une barrière transparente, mais infranchissable. Et je sens, je sais que je peux pas sortir de cette maison. Maintenant que je suis seul, la guerre me domine sans partage, elle se tient là comme une énigme inexplicable, un esprit effrayant que je ne peux pas rendre tangible. Je lui donne toutes les formes possibles : celle d'un squelette sans tête, à dos de cheval, celle d'une ombre indistincte, née dans les nuées et étreignant silencieusement la terre, mais aucune de ces formes ne me fournit de réponse, pas plus qu'elle ne fait disparaître cette épouvante froide et hébétée qui me possède en permanence.

Je ne comprends pas la guerre, et je dois devenir fou comme mon frère, comme les centaines de gens ramenés de là-bas. Et cela ne m’effraie pas. Perdre la raison me semble un sort honorable, comme la mort d’une sentinelle à son poste. Mais l’attente, cette lente et inflexible approche de la folie, cette sensation, l’espace d’un instant, de quelque chose d’énorme tombant dans un gouffre, cette insupportable souffrance de la pensée torturée et broyée... Mon cœur est engourdi, il est mort, nulle nouvelle vie pour lui, mais ma pensée est encore vivante, elle lutte encore ; autrefois forte comme Samson, la voilà maintenant faible et sans défense comme un petit enfant, elle me fait pitié, ma pauvre pensée. Par moments, je ne peux plus supporter les cercles de fer qui m’enserrent le cerveau ; j’ai une envie irrésistible de sortir dans la rue, de courir à la foule sur une place et de crier :

« Arrêtez tout de suite cette guerre, sinon... »

Mais sinon quoi ? Y aurait-il des paroles capables de les ramener à la raison, des paroles auxquelles on ne puisse opposer d’autres paroles, mensongères mais tout aussi sonores ? Ou bien se mettre à genoux devant eux, en pleurant ? Mais le monde résonne déjà de centaines de milliers de larmes, cela change-t-il quelque chose ? Ou alors, se tuer sous leurs yeux ? Se tuer ! Mais des milliers d’hommes meurent chaque jour, cela change-t-il quelque chose ?

Et lorsque je ressens ainsi mon impuissance, la fureur s’empare de moi : fureur contre la guerre, que je hais. J’ai envie, comme ce docteur¹, d’incendier leurs maisons, avec tous leurs trésors, avec leurs femmes et leurs enfants, et d’empoisonner l’eau qu’ils boivent ; de faire sortir tous les morts de leurs tombeaux, et de jeter tous ces cadavres sur leurs sales demeures, sur leurs couches. Qu’ils dorment avec eux comme avec leurs femmes et leurs maîtresses !

Oh, si j’étais le Diable ! Je ramènerais sur leur terre toute l’horreur du souffle de l’Enfer ; je serais maître de leurs songes, et quand, le soir, ils s’endormiraient, un sourire aux lèvres, après avoir béni leurs enfants d’un signe de croix, je me dresserais devant eux, tout noir...

Oui, je dois devenir fou, alors, que ce soit le plus vite possible. Le plus vite possible...

Notes

1. Celui qu’évoquait le premier narrateur (frère de l’actuel) au sixième fragment, et qui était peut-être le même que celui du cinquième fragment, le texte n’est pas très clair à ce sujet.

Onzième fragment

... des prisonniers, un groupe de gens apeurés et tremblants. Quand on les fit sortir du wagon, la foule vociféra, en un hurlement semblant poussé par un unique et énorme chien méchant à la chaîne courte et peu solide. Elle hurla puis se tut, respirant lourdement, tandis que les prisonniers avançaient en un groupe compact, les mains dans les poches, leurs lèvres blêmes esquissant des sourires obséquieux, marchant comme s’ils s’attendaient à être frappés par derrière sous le

genou avec de longues cannes. L'un d'eux, cependant, marchait un peu à l'écart, calme, l'air grave, sans sourire, et lorsque mon regard croisa celui de ses yeux noirs, j'y lus une haine ouverte et nue. Je vis clairement qu'il me méprisait, et s'attendait à tout de ma part : si je l'abattais tout de suite, lui, l'homme désarmé, il ne crierait pas, ne chercherait pas à se défendre – il s'attendait à tout de ma part.

Je courus avec la foule, pour croiser de nouveau son regard, et j'y parvins alors qu'ils entraient déjà dans une maison. Il y entra le dernier, laissant passer ses camarades devant lui, et me regarda une nouvelle fois. À ce moment, je vis une telle souffrance et un tel gouffre d'effroi dans ses grands yeux noirs sans pupille que j'eus l'impression de voir l'être le plus malheureux au monde.

– Qui est-ce, celui aux yeux ? demandai-je à un homme de l'escorte.

– Un officier. Il est fou. Il y en a plein comme lui.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Il se tait, il n'a pas dit son nom. Et les autres ne le connaissent pas. C'est une sorte de chien errant, quoi. On l'a déjà empêché de justesse de se pendre, une fois, c'est dire !... Le soldat agita la main et disparut derrière la porte.

Et voilà que ce soir je repense à lui. Tout seul au milieu d'ennemis qu'il juge capables de tout, tandis que les siens ne savent pas qui il est. Il se tait et attend patiemment le moment où il pourra quitter ce monde pour de bon. Je ne le crois pas fou, et ce n'est pas un poltron : lui seul se tenait avec dignité, dans ce groupe de gens apeurés et tremblants que lui non plus, apparemment, ne tient pas pour les siens. Que pense-t-il ? Quel abîme de désespoir y a-t-il dans l'âme de cet homme qui désire mourir sans donner son nom ? À quoi peut lui servir ce nom ? Il en a fini avec la vie et les hommes, il en connaît la vraie valeur, il n'y en a pas autour de lui, pas plus de siens que d'étrangers, ils peuvent toujours crier, s'agiter comme des possédés ou brandir des menaces. Je me renseignai à son sujet : il avait été fait prisonnier pendant la dernière effrayante bataille, un vrai carnage, au cours duquel avaient péri plusieurs dizaines de milliers d'hommes ; il s'était laissé capturer sans opposer de résistance : allez savoir pourquoi, il était sans armes, et quand un soldat, qui n'avait pas remarqué la chose, lui avait donné un coup de sabre, il ne s'était pas levé et n'avait pas cherché à se défendre en parant le coup de quelque façon. Mais la blessure, malheureusement pour lui, s'était révélée légère.

Mais peut-être est-il réellement fou ? Le soldat avait dit qu'il y en avait beaucoup comme lui...

Douzième fragment

... ça commence. Lorsque je suis entré hier soir dans le cabinet de mon frère, il était assis dans son fauteuil devant son bureau encombré de livres. L'hallucination s'effaça tout de suite, aussitôt que j'eus allumé une bougie, mais je fus longtemps sans me décider à m'asseoir dans son fauteuil. Ce fut effrayant, au début – les pièces vides où se font entendre constamment des sortes de craquements et de froufroutements créent cette angoisse –, mais finit même par me plaire : plutôt le voir lui que quelqu'un d'autre. Cependant, de toute la soirée je ne quittai pas le fauteuil : il me semblait qu'il s'assiérait tout de suite à sa place si moi je me levais. Et je quittai ensuite la pièce en toute hâte, sans me retourner. Il aurait fallu éclairer

toutes les pièces, mais cela en valait-il la peine ? Si je voyais quelque chose en pleine lumière, ce serait peut-être pire, tandis que dans la pénombre, je pourrais au moins garder un doute.

Aujourd'hui je suis entré, une bougie à la main : il n'y avait personne dans le fauteuil. C'était sans doute une ombre, ce que j'avais vu. Je suis de nouveau allé à la gare – j'y vais tous les matins, à présent –, et j'ai vu un plein wagon de nos fous. Sans l'ouvrir, on l'a transféré sur une autre voie, mais j'ai eu le temps d'apercevoir quelques visages par les fenêtres. Ils étaient effrayants. L'un d'eux, en particulier. Terriblement allongé, jaune comme un citron, la bouche ouverte et noire, les yeux fixes, il évoquait tellement un masque d'horreur que je ne pouvais en détacher mes yeux. Et il me regardait, ce visage tout entier me regardait, immobile - avant de disparaître avec le wagon en mouvement, sans avoir cillé ni reporté ailleurs son regard. S'il devait maintenant se montrer dans l'encadrement de la porte, je ne le supporterais sans doute pas. Je me renseignai : on emmenait vingt-deux hommes. L'infection s'étend. Les journaux font le silence là-dessus, mais il paraît qu'en ville, tout ne va pas pour le mieux. Des carrioles noires, hermétiquement closes, ont fait leur apparition : en une journée, j'en ai vu six à différentes extrémités de la ville. Je m'en irai sans doute moi aussi dans l'une de ces voitures.

Chaque jour, les journaux exigent de nouvelles troupes et réclament du sang neuf, et je comprends toujours moins ce que cela veut dire. J'ai lu hier un article très suspicieux, exposant qu'il se trouve, au sein de la population, beaucoup d'espions et de traîtres, qu'il faut être prudent et faire attention, et que la colère du peuple saura débusquer les coupables. Quels coupables, coupables de quoi ? En repartant de la gare en tramway, j'ai entendu une conversation étrange, sans doute à ce sujet :

– Il faut les pendre sans jugement, disait l'un, en scrutant tout le monde, moi y compris. Il faut pendre les traîtres, oui.

– Sans pitié, confirmait un autre. On a eu assez pitié d'eux.

Je descendis en vitesse du wagon. La guerre fait pleurer tout le monde, eux comme les autres – alors, qu'est-ce que cela veut dire ? Une sorte de brouillard sanglant s'étend sur la terre, voilant les regards, et je commence à penser que le temps d'une catastrophe mondiale approche vraiment. Le rire rouge qu'a vu mon frère. La folie vient de là-bas, de ces champs ensanglantés, roussis par le sang, et je sens dans l'air son souffle froid. Je suis un homme solide, je n'ai pas de ces affections qui s'attaquent au corps et entraînent une décomposition du cerveau, mais je vois que je suis contaminé, la moitié de mes pensées ne m'appartiennent plus. C'est pire que la peste et son cortège d'horreurs. On pouvait tout de même prendre des mesures pour se protéger de la peste, se réfugier quelque part, mais comment se protéger contre des pensées pénétrant partout, ne connaissant ni barrières ni distances ?

Le jour, je peux encore lutter, mais la nuit, je suis l'esclave de mes rêves, comme tout le monde ; et mes rêves sont affreux et insensés...

Treizième fragment

... des rixes universelles, folles et sanglantes. Le moindre heurt se solde par de sauvages règlements de comptes, où entrent en action les couteaux, les pierres,

les gourdins, et où peu importe qui l'on tue – c'est le sang rouge qui doit couler, et il coule abondamment, à volonté.

Ils étaient six, ces paysans que conduisaient trois soldats aux fusils chargés. Dans leurs habits si particuliers de paysans, simples et primitifs comme ceux de sauvages, avec leurs visages si particuliers, comme faits de terre et ornés d'une toison leur dégringolant dessus en guise de cheveux, ils ressemblaient, escortés par les soldats disciplinés au long des rues de la ville opulente, à des esclaves de l'Antiquité. On les conduisait à la guerre et ils avançaient, se soumettant aux baïonnettes, aussi innocents et stupides que des bœufs menés à l'abattoir. En tête marchait un jeune homme de haute taille, imberbe, avec une petite tête immobile, perchée sur un long cou d'oie. Il ployait sans cesse le torse en avant comme une branche sèche, et regardait par terre devant lui avec beaucoup de fixité, comme si son regard allait pénétrer dans les entrailles de la terre. Le suivant, plus tout jeune, était trapu et barbu ; il ne voulait pas opposer de résistance, et l'on ne lisait pas de pensée dans ses yeux, mais la terre attirait ses pieds, les agrippait, les retenait – et il marchait rejeté en arrière, comme luttant contre un vent violent. À chaque pas, le soldat derrière lui lui envoyait une bourrade avec le crosse de son fusil, et l'une de ses jambes, se décollant, se lançait convulsivement en avant, tandis que l'autre adhérait fermement au sol. Le visage des soldats était angoissé et méchant, on voyait qu'ils marchaient ainsi depuis longtemps : on sentait leur fatigue et leur indifférence à la façon dont ils tenaient leurs fusils, ainsi qu'à leur démarche peu militaire, rappelant celle des moujiks, les pieds en dedans. La longue résistance stupide et silencieuse des paysans semblait avoir altéré leur sens de la discipline, et ils avaient cessé de comprendre où ils allaient, et dans quel but.

– Où les conduisez-vous ? demandai-je au dernier soldat. Il tressaillit, me jeta un coup d'œil, et je sentis dans son regard brillant et acéré la baïonnette, à peu près comme si elle était déjà dans ma poitrine.

– Fiche-moi le camp ! dit le soldat. Fiche-moi le camp, autrement...

Le paysan d'un certain âge en profita pour s'enfuir : il fila au petit trot en direction de la grille du boulevard et s'accroupit là, comme s'il se cachait. Un animal se serait comporté de façon plus sensée, moins stupide. Mais le soldat devint furieux. Je le vis s'approcher de l'autre à le toucher, se pencher, faire passer son fusil dans sa main gauche, et sa main droite alla s'écraser sur quelque chose de plat et de mou. Et recommença. La foule s'attroupa. On entendit des rires et des cris...

Quatorzième fragment

... au onzième rang des fauteuils d'orchestre. Des bras me serraient des deux côtés, et, plus loin, tout autour de moi, des têtes immobiles émergeaient de la pénombre, un peu éclairés par la lumière rouge de la scène. Peu à peu, je fus saisi d'effroi devant cette masse de gens enfermés dans un espace clos. Chacun d'eux écoutait en silence ce qui se disait sur scène, en pensant peut-être quelque chose en son for intérieur, mais, du fait de leur nombre, ils étaient plus audibles, même en se taisant, que les acteurs parlant à voix haute. Ils toussaient, se mouchaient, faisaient du bruit avec leurs vêtements et leurs pieds, et j'entendais nettement leur respiration lourde et irrégulière, qui réchauffait l'atmosphère. Ils étaient effrayants,

parce que chacun d'eux pouvait devenir un cadavre et qu'ils avaient tous des têtes de fous. Dans la tranquillité de ces nuques bien coiffées, fortement appuyées sur des cols raides et blancs, je sentais un ouragan de folie prêt à se déchaîner à chaque instant.

J'avais les mains glacées en songeant à quel point ces gens étaient nombreux et effrayants, et comme moi j'étais loin de la sortie. Ils étaient calmes, mais, pour peu que quelqu'un se mît à crier « Au feu ! »... Épouvanté, je ressentis un désir douloureux et passionné, dont je ne puis me souvenir sans que mes mains se couvrent à nouveau d'une sueur froide. Rien ne m'empêchait de crier – de me lever, et de me retourner en criant :

« Au feu ! Sauvez-vous, au feu ! »

Alors, une folie convulsive s'emparerait de leurs bras et leurs jambes si paisibles. Ils se mettraient à bondir, à brailler, à hurler comme des bêtes, ils oublieraient leurs femmes, leurs sœurs et leurs mères et commenceraient à se démener, comme frappés d'une cécité subite, ils s'étranglèrent les uns les autres de leurs mains blanches et sentant le parfum. On allumerait la lumière et quelqu'un, depuis la scène, blême, crierait que tout va bien et qu'il n'y a pas de feu, une musique sauvagement gaie se mettrait à jouer, tremblante et interrompue – mais ils n'écouterait rien, ils s'étranglèrent mutuellement, piétineraient, taperaient sur la tête des femmes, sur leurs coiffures savantes et compliquées. Ils s'arracheraient les oreilles, se dévoreraient le nez, se déchireraient les habits jusqu'à la nudité, sans éprouver de honte, à cause de leur folie. Leurs femmes adorées, belles, sensibles et délicates, pousseraient des cris convulsifs à leurs pieds, impuissantes, leur étreignant les genoux, croyant encore à leur noblesse d'âme – tandis qu'ils frapperait méchamment les jolis visages tournés vers eux, en se ruant vers la sortie. Car ils ont toujours été des assassins, leur tranquillité et leur noblesse d'âme ne sont que la sérénité de fauves repus se sentant en sécurité.

Et lorsque la moitié d'entre eux seraient devenus des cadavres et qu'ils se rassembleraient près de la sortie, en un tas de bêtes tremblantes, en loques et honteuses, un faux sourire aux lèvres, je m'avancerais sur la scène et leur dirais en riant :

« Tout cela, c'est pour avoir tué mon frère. »

Je devais avoir chuchoté un peu trop fort, car mon voisin de droite remua sur son siège avec humeur et me dit :

– Taisez-vous ! Vous m'empêchez d'entendre.

Je ressentis de la gaieté et j'eus envie de plaisanter. M'étant composé un visage sévère, comme pour le mettre en garde, je me penchai vers lui.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, méfiant. qu'avez-vous à me regarder comme ça ?

– Parlez tout bas, je vous en supplie, murmurai-je en remuant juste les lèvres. Vous sentez cette odeur de brûlé ? Il y a le feu au théâtre.

Il eut assez de force et de sagesse pour ne pas se mettre à crier. Il pâlit, ses yeux dégingolèrent presque sur ses joues énormes comme des vessies de bœuf, mais il ne cria pas. Il se leva doucement, sans même me remercier, et se dirigea vers la sortie en chancelant et en ralentissant convulsivement son allure. Il craignait d'éveiller le soupçon de l'incendie chez les autres, on ne le laisserait pas passer, lui, le seul digne d'être sauvé et de rester en vie.

J'éprouvai du dégoût et sortis moi aussi du théâtre — je ne voulais pas non plus en finir trop tôt avec mon incognito. Dans la rue, je regardai le ciel du côté où la guerre faisait rage : tout était calme, et les nuages nocturnes, jaunis par les lumières de la ville, glissaient lentement et sereinement. « Peut-être que tout cela n'est qu'un rêve, et qu'il n'y a pas de guerre ? » me dis-je, abusé par la tranquillité du ciel et de la ville.

Mais un gamin surgit du coin de la rue, qui criait gaiement :

« Bataille retentissante. Énormes pertes. Achetez le *Télégramme de nuit* ! »

Je le lus à la lumière d'un réverbère. Quatre mille cadavres. Au théâtre, il ne devait pas y avoir plus de mille personnes. Tout le long du chemin, je songeai : « Quatre mille cadavres. »

À présent, cela m'effraie d'arriver à ma maison déserte. En mettant la clé dans la serrure, je contemple la surface plane et muette de la porte, et j'ai déjà la sensation de toutes les pièces vides et sombres que traversera à l'instant, en regardant autour de lui, un homme en chapeau. Je connais bien le chemin, mais dès l'escalier je gratte une allumette après l'autre, jusqu'à ce que je mette la main sur une bougie. Je ne vais plus dans le cabinet de mon frère, il est fermé à clef, avec tout ce qu'il contient, et je dors dans la salle à manger, où je me suis complètement installé : j'y suis plus tranquille, et l'atmosphère semble y garder des traces de rires et de conversations, ainsi que le joyeux tintement de la vaisselle. Il m'arrive d'entendre distinctement le grincement d'une plume sèche ; et quand je me mets au lit...

Quinzième fragment

... ce rêve absurde et effrayant. C'était comme si l'on avait retiré ma calotte crânienne, et que mon cerveau nu et sans défense absorbât toutes les horreurs de ces journées sanglantes et insensées. Je suis couché, recroquevillé, j'occupe tout au plus deux archines¹ d'espace, mais ma pensée embrasse le monde entier. Je vois par les yeux de l'humanité entière, et j'entends par ses oreilles ; je meurs avec les tués ; je pleure d'angoisse avec les blessés oubliés, et lorsque quelqu'un perd son sang, je ressens la douleur de la blessure et je souffre. Et je vois ce qui ne fut pas, ou resta au loin, aussi nettement que ce qui fut et arriva tout près ; et les souffrances de mon cerveau mis à nu sont sans limites.

Ces enfants, ces petits enfants encore innocents. Je les voyais jouer à la guerre dans la rue, en se poursuivant, des pleurs grêles d'enfants se faisaient entendre, et quelque chose en moi frissonna en moi d'horreur et de dégoût. Je rentrai à la maison et ce fut la nuit – et dans mes rêves enflammés, comme un incendie au milieu de la nuit, ces petits enfants encore innocents se changèrent en une horde d'enfants tueurs.

Quelque chose brûlait de façon sinistre, produisant une large lueur rouge, et dans la fumée grouillaient les abominables enfants tueurs, avec des têtes d'assassins adultes. Ils sautaient, agiles et légers, comme des cabris joueurs, et leur respiration était pénible comme celle de malades. Leurs bouches ressemblaient à des mufles de crapauds ou de grenouilles s'ouvrant largement et convulsivement ; un sang rouge coulait sans joie sous la peau transparente de leurs corps nus, et leur jeu consistait à se tuer les uns les autres. Ils étaient plus

terrifiants que tout ce que j'avais vu, parce qu'ils étaient petits et pouvaient s'introduire partout.

Je regardais par la fenêtre, et l'un des petits me vit, sourit et me demanda du regard de le faire venir.

— Je veux venir près de toi, dit-il.

— Tu vas me tuer.

— Je veux venir près de toi, dit-il, et soudain, il pâlit affreusement et se mit à grimper le long du mur blanc, comme un rat, tout à fait comme un rat affamé. Il s'arrachait avec brusquerie et couinait, en bougeant si vite que je n'arrivais pas à suivre sa progression saccadée.

« Il peut se glisser sous la porte », me dis-je avec effroi, et, comme s'il avait deviné ma pensée, il s'étrécit et s'allongea et, frétilant de l'extrémité de sa queue, il rampa dans une fente sombre sous la porte d'entrée. Mais j'eus le temps de me cacher sous la couverture, et je l'entendis faire le tour des pièces obscures à ma recherche, trottinant convulsivement de ses petits pieds nus. Très lentement, en marquant des arrêts, il se rapprocha de ma chambre et y pénétra ; un long moment, je n'entendis rien, ni mouvement, ni froufroutement, comme s'il ne se trouvait personne à côté de mon lit. Mais une petite main vint soulever un bout de ma couverture, et l'air froid de la pièce effleura ma figure et ma poitrine. Je retenais fermement la couverture, mais elle s'obstinait à partir de tous les côtés ; voilà que mes pieds avaient froid, à croire qu'ils baignaient dans l'eau. Ils gisaient à présent sans défense, et il les regardait.

Dans la cour, derrière les murs de la maison, un chien se mit à aboyer, puis se tut, et je l'entendis faire cliqueter sa chaîne en rentrant dans sa niche. Le petit regardait mes pieds nus et se taisait ; mais je savais qu'il était là, en raison de l'horreur insupportable qui me ligotait comme la mort, m'obligeant à rester pétrifié dans une immobilité sépulcrale. Si j'avais pu crier, j'eusse réveillé la ville entière, le monde entier ; mais la voix, en moi, était morte, et, docile, immobile, je sentais la progression le long de mon corps de petites mains froides se rapprochant de ma gorge.

— Je ne peux pas ! dis-je en gémissant, et, hors d'haleine, je me réveillai un instant ; je vis l'obscurité vigilante, mystérieuse et vivante de la nuit, et je crois que je me rendormis...

— Rassure-toi ! me dit mon frère en s'asseyant sur mon lit, qui grinça : tant il était lourd, mort. Rassure-toi, ce n'est qu'un rêve. Tu as senti qu'on t'étranglait, mais tu dors à poings fermés dans des pièces obscures où il n'y a personne, et moi je suis dans mon cabinet, assis à écrire. Aucun d'entre vous n'a compris à quel sujet j'écris, et vous m'avez raillé, vous m'avez traité de fou, mais je vais te dire maintenant la vérité. J'écris au sujet du rire rouge. Le vois-tu ?

Quelque chose d'énorme, d'un rouge sanglant, se tenait au-dessus de moi, avec un sourire édenté.

— C'est le rire rouge. Lorsque la terre devient folle, elle commence à rire ainsi. tu le sais, que la terre a perdu la raison. Elle ne porte plus de fleurs, ni de chansons, elle est devenue ronde, lisse et rouge comme une tête écorchée. La vois-tu ?

— Oui, je la vois. Elle rit.

— Regarde ce qui se passe avec son cerveau. Il est rouge comme une bouillie sanglante, et il est tout embrouillé.

- La voilà qui crie.
- Elle a mal. Elle n'a ni fleurs ni chansons. Allez, maintenant, je vais m'étendre sur toi.
- Ton poids m'effraie.
- Nous, les morts, nous nous couchons sur les vivants. Tu as chaud ?
- J'ai chaud.
- Tu es bien ?
- Je me meurs.
- Réveille-toi et crie. Réveille-toi et crie. Je m'en vais...

Notes

1. L'archine mesurait 0,71 m.

Seizième fragment

... la bataille dure déjà depuis une bonne semaine. Elle a débuté vendredi dernier, et s'est prolongée samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi ; nous voici de nouveau vendredi et elle se poursuit toujours. Rassemblant des centaines de milliers d'hommes, les deux armées se font face sans reculer, et s'envoient sans cesse des obus tonitruants ; à chaque instant, des hommes en vie passent à l'état de cadavres. Le tonnerre des explosions, la vibration incessante de l'air a fait trembler le ciel lui-même, et amassé au-dessus des têtes de sombres nuées d'orage – et ils se tiennent toujours les uns en face des autres, sans reculer, et s'entretuent. Quand un homme n'a pas dormi depuis soixante-douze heures, il devient malade et perd la mémoire ; eux, cela fait une semaine qu'ils ne dorment pas, et ils sont tous fous. Du coup, ils ne souffrent plus, ne reculent pas et poursuivront la lutte jusqu'à ce qu'ils soient tous morts. Selon certaines informations, des unités ont commencé à manquer de munitions, et les gens se sont lancés des pierres, se sont battus à mains nues, se sont mordus et entredéchirés comme des chiens. Si des débris de ces régiments revenaient chez eux, ce serait avec des crocs de loups – mais ils ne reviendront pas, ils ont perdu la raison et s'entretuent jusqu'au dernier. Ils ont perdu la raison. Tout est chamboulé dans leurs têtes, et ils ne comprennent rien : en les faisant se retourner vite et d'un seul coup, on pourrait les faire tirer sur les leurs, en étant persuadés de faire feu sur l'ennemi.

Il court des bruits étranges... Des bruits étranges qu'on se transmet en chuchotant, en pâlisant d'effroi et de sauvages pressentiments. Écoute un peu, mon frère, ce qui se raconte à propos du rire rouge ! Des détachements fantômes auraient fait leur apparition, des hordes d'ombres, en tout point semblables aux unités composées de vivants. La nuit, lorsque les gens devenus fous s'abandonnent un instant au sommeil, ou durant la journée, au plus fort de la bataille, lorsque le jour le plus pur se transforme en spectre, ils surgissent tout à coup et font feu de canons fantômes, emplissant l'air d'un grondement spectral, et les vivants, en vie mais ayant perdu la raison, stupéfaits de cette apparition subite, se battent à mort contre cet ennemi fantôme, deviennent fous de terreur, voient leurs cheveux blanchir en un instant et meurent. Les fantômes disparaissent aussi

soudainement qu'ils étaient apparus, le calme revient et la terre est couverte de nouveaux cadavres mutilés : qui les a tués ? Tu le sais, mon frère, qui les a tués.

Lorsque le calme s'installe après deux confrontations¹, et que l'ennemi est loin, soudain, dans la nuit noire, retentit un coup de feu solitaire et apeuré. Et tout le monde bondit, tire dans l'obscurité, tire longtemps, des heures entières, dans l'obscurité humble et silencieuse. Que voient-ils donc ? Quelle chose effrayante leur apparaît silencieusement, inspirant l'effroi et la démence ? Tu le sais, mon frère, je le sais aussi, les gens ne le savent pas encore, mais ils flairent quelque chose et posent des questions, en devenant pâles : comment se fait-il qu'il y ait tant de fous ? Il n'y en a jamais eu autant, par le passé...

« Par le passé, il n'y a jamais eu autant de fous, tout de même ! » disent-ils en pâlisant ; ils ont envie de croire que maintenant, c'est pareil qu'auparavant, et que la violence exercée à l'échelle du monde sur la raison n'aura pas d'effet sur leur faible petit esprit.

« Les hommes se sont battus par le passé, ils se sont battus de tout temps, et il ne se produisait rien de tel, hein ? La lutte est une loi de la vie. » disent-ils avec un aplomb tranquille – mais ils pâlisent, cherchent des yeux un médecin et se hâtent de crier : « De l'eau, vite, un verre d'eau ! »

Ils deviendraient volontiers idiots, ces gens, pour ne plus sentir leur raison vaciller, leur pauvre raison s'épuisant dans ce combat au-dessus de leurs forces avec le non-sens. En ces jours où, là-bas, les hommes se muaient sans cesse en cadavres, je ne pus nulle part trouver de repos ; je courus voir des gens, j'entendis beaucoup de ces discussions et vis beaucoup de ces visages feignant de sourire et assurant que la guerre était loin et ne les concernait pas. Mais je rencontrai encore plus souvent l'effroi nu et sincère, ainsi que les larmes amères et désespérées, et les cris frénétiques du désespoir, lorsque la plus haute raison, bandant ses forces, exprimait, dans le cri d'un homme, sa dernière supplication et sa dernière malédiction :

« Cette guerre insensée finira-t-elle donc un jour ? »

Chez de vieilles connaissances que je n'avais pas revues depuis longtemps, quelques années peut-être, je rencontrai sans m'y attendre un officier revenu de la guerre en ayant perdu la raison. C'était un ancien camarade d'école, mais je ne le reconnus pas ; sa propre mère ne l'avait pas reconnu : s'il était resté couché un an dans sa tombe, il en serait revenu moins altéré qu'à présent. Il avait les cheveux entièrement blancs ; les traits de son visage avaient peu changé – mais il se taisait et semblait à l'écoute de quelque chose, ce qui mettait sur sa figure une marque menaçante : il paraissait si lointain, si étranger à tout qu'on craignait de lui adresser la parole. On avait raconté à sa famille qu'il était devenu fou dans les circonstances suivantes : ils se tenaient en réserve, ses hommes et lui, lorsque le régiment voisin partit à l'attaque, baïonnette au canon. Les hommes couraient en poussant de tels « hurra ! » que leurs cris couvraient presque la fusillade ; celle-ci s'interrompit brusquement, les « hurra » cessèrent soudain, un silence sépulcral régna tout à coup : les soldats s'étaient rejoints, le combat à la baïonnette avait commencé. La raison de l'officier avait succombé à ce silence.

À présent, il était tranquille tant qu'il y avait du bruit autour de lui, qu'on parlait ou qu'on criait : il tendait l'oreille et attendait ; mais, à la première minute de silence, il s'empoignait la tête, s'élançait contre le mur ou contre un meuble, en proie à des convulsions d'épileptique. Ses proches, nombreux, se relayaient pour

faire du bruit autour de lui ; mais il restait les nuits, les longues nuits silencieuses : c'était la tâche de son père, également chenu, lui aussi un peu fou. Il installait dans la chambre de son fils des pendules au tic-tac sonore, sonnait presque sans arrêt, à différentes heures, et il avait aménagé une sorte de roue semblable à une crécelle ininterrompue. Tous gardaient l'espoir de le voir guérir, lui qui n'avait que vingt-sept ans, ils étaient même gais, à présent. On l'habillait très proprement – pas en militaire –, on soignait son apparence, et, en raison de ses cheveux blancs et de son visage encore jeune, il était même beau, semblant pensif, attentif et distingué, avec ses gestes lents et las.

Lorsqu'on m'eut raconté tout cela, je m'approchai de lui et baisai sa main blanche et molle qui ne se lèverait jamais plus pour porter un coup – et cela n'étonna personne. Seule sa jeune sœur me sourit des yeux, pour ensuite me montrer tellement d'attention que j'avais l'air d'être son fiancé, celui qu'elle aimait plus que personne au monde. Au point que je fus bien près de lui parler de mes pièces sombres et vides, de ces pièces où mon malheur excédait ma solitude – cœur lâche conservant des espérances... Elle s'arrangea pour que nous restions seuls.

– Comme vous êtes pâle, et comme vos yeux sont cernés ! dit-elle d'un ton caressant. Vous êtes malade ? Vous avez de la peine à cause de votre frère ?

– J'ai de la peine en pensant à tout le monde. Et je suis un peu souffrant.

– Je sais pourquoi vous lui avez baisé la main. Cela, ils ne l'ont pas compris. C'est parce qu'il est fou, non ?

– Oui, c'est parce qu'il est fou.

Elle devint pensive et se mit à ressembler à son frère, en plus jeune.

– Et moi – elle s'arrêta et rougit, sans baisser les yeux –, vous me laisserez vous baiser la main ?

Je m'agenouillai devant elle et dis :

– Bénissez-moi.

Elle pâlit légèrement, s'écarta et chuchota en remuant seulement les lèvres :

– Je ne suis pas croyante.

– Moi non plus.

Ses mains effleurèrent ma tête un instant – rien qu'un instant.

– Tu sais, dit-elle, je vais y aller.

– Vas-y. Mais tu ne le supporteras pas.

– Je l'ignore. Mais ils ont besoin d'aide, comme toi, comme mon frère. Ce n'est pas leur faute. Tu te souviendras de moi ?

– Oui. Et toi ?

– Je me souviendrai. Adieu !

– Adieu pour toujours !

Et je devins serein, je me sentis allégé, comme si j'avais traversé le plus terrible de ce qu'il y a dans la mort et dans la folie. Hier, pour la première fois, je suis rentré chez moi sans crainte, j'ai ouvert le cabinet de mon frère et je me suis longtemps assis à son bureau. Et lorsque, durant la nuit, m'étant réveillé comme si l'on m'avait donné un coup, j'ai entendu le grincement de la plume sèche sur le papier, je me suis dit sans m'affoler, presque avec le sourire :

« Travaille, frangin, travaille ! Ta plume n'est pas sèche, elle a trempé dans du sang vivant, celui des hommes. Tes pages peuvent sembler blanches, leur lugubre

blancheur est plus parlante, à propos de la guerre et de la raison, que tout ce qu'écrivent les gens les plus savants. Travaille, frangin, travaille ! »

... Et ce matin, j'ai lu que la bataille se poursuivait, et j'ai de nouveau été saisi d'une pénible angoisse, et j'ai de nouveau eu la sensation de quelque chose tombant dans mon cerveau. C'est en marche, c'est proche, c'est déjà sur le seuil de mes pièces vides et claires. Souviens-toi, souviens-toi de moi, chère jeune fille : je perds la raison. Trente mille tués. Trente mille tués...

Notes

1. Sic. On attendrait plutôt : « *entre* deux confrontations »...

Dix-septième fragment

... une rixe en ville. De sombres et effrayantes rumeurs...

Dix-huitième fragment

Ce matin, en parcourant dans le journal la liste interminable des morts, j'ai vu un nom familier : celui du fiancé de ma sœur, un officier appelé sous les drapeaux en même temps que feu mon frère. Et une heure plus tard, le facteur m'a apporté une lettre adressée à mon frère, et j'ai reconnu sur l'enveloppe l'écriture de ce même officier : un mort écrivait à un mort. Mais c'était tout de même mieux que lorsqu'un mort écrit à un vivant ; on m'avait montré une mère qui avait continué, tout un mois, à recevoir des lettres de son fils après avoir lu dans le journal le récit de sa mort affreuse : un obus l'avait déchiqueté. C'était un fils affectueux, et chacune de ses lettres était pleine de tendresse, de mots de consolation, d'espoir jeune et naïf de bonheur. Il était donc mort, et chaque jour, avec une ponctualité satanique, il écrivait en parlant de la vie, et sa mère avait cessé de croire à sa mort – et lorsqu'un jour passa, puis un autre et un troisième, sans qu'elle reçût de lettre, que s'installa l'infini silence de la mort, elle prit à deux mains le grand et vieux revolver de son fils et se tira dans la poitrine. J'ai entendu dire qu'elle était restée en vie.

Je demeurai un long moment à contempler l'enveloppe, songeur : il l'avait tenue dans les mains, il avait donné de l'argent à son ordonnance pour qu'elle l'achète dans une boutique, après quoi, peut-être, il l'avait fermée et postée lui-même. Les rouages du mécanisme complexe qu'on appelle la poste s'étaient mis en mouvement, et la lettre avait filé, laissant derrière elle bois, champs et villes, passant de main en main, se hâtant inexorablement vers son but. Il avait mis ses bottes, ce matin-là – et la lettre filait ; il avait été tué – et la lettre filait ; on l'avait balancé dans une fosse et recouvert de cadavres et de terre – et la lettre filait, laissant derrière elle bois, champs et villes, spectre à l'intérieur d'une enveloppe grise dûment timbrée. À présent, je la tenais dans mes mains...

Voici le contenu de cette lettre. Écrite au crayon sur des bouts de papier, et non terminée : quelque chose avait empêché de la finir.

« ... C'est seulement maintenant que je comprends la haute joie de la guerre, cette antique et primitive jouissance de tuer des hommes – créatures intelligentes,

rusées, astucieuses, incomparablement plus intéressantes que les fauves les plus voraces. Ôter perpétuellement la vie, c'est aussi agréable que de jouer au tennis avec les planètes et les étoiles en guise de balles. Mon pauvre ami, quel dommage que tu ne sois pas avec nous, que tu doives t'ennuyer dans la fadeur du train-train quotidien. Tu aurais trouvé ici, dans notre atmosphère de mort, ce à quoi aspirait toujours ton cœur inquiet et altier. Le festin de sang : cette image un peu usée recèle toute la vérité. Nous déambulons avec du sang jusqu'aux genoux, la tête nous tourne en raison de ce vin rouge, comme le nomment en blaguant mes braves gars. Boire le sang de l'ennemi n'est pas une habitude aussi bête que nous le pensons : ils savaient ce qu'ils faisaient... »

« Les corbeaux croassent. Tu entends, les corbeaux croassent. D'où viennent-ils, en si grand nombre ? Ils noircissent le ciel. Ils se tiennent à côté de nous, ne nous craignant plus, ils nous accompagnent partout, restant au-dessus de nous comme une ombrelle de dentelle noire, comme un arbre au feuillage noir, et qui se déplacerait. L'un d'eux s'est approché tout près de mon visage, il voulait me donner des coups de bec : il devait me croire mort. Les corbeaux croassent, et cela me trouble un peu. D'où viennent-ils, en si grand nombre ?... Hier, nous avons égorgé des ennemis endormis. Nous nous sommes glissés sans bruit, à pas de loup, comme si nous chassions l'outarde, nous avons rampé si prudemment et avec tant de ruse que nous n'avons heurté aucun cadavre, ni effrayé le moindre corbeau. Nous nous faufileons comme des ombres au sein de la nuit. Je me suis débarrassé moi-même de la sentinelle : je l'ai renversé d'un coup et étranglé de mes mains, pour éviter le moindre cri. Autrement, tu le comprends, tout aurait été fichu. Mais il n'a pas poussé de cri. Je crois qu'il n'a même pas eu le temps de se rendre compte qu'on le tuait. »

« Ils dormaient tous auprès de leurs feux de camp fumants, dormant paisiblement, comme chez eux, dans leurs lits. Nous les avons égorgés pendant plus d'une heure, et seuls quelques-uns d'entre eux ont eu le temps de se réveiller avant d'être frappés. Ils ont hurlé et, bien sûr, imploré grâce. Ils nous ont donné des coups de dents. L'un d'eux m'a arraché un doigt de la main gauche, avec laquelle je lui tenais imprudemment la tête. Il m'a coupé un doigt, et moi je lui ai proprement tranché la tête ; selon toi, nous sommes quittes ? Comment ont-ils pu ne pas se réveiller tous ?! On entendait craquer les os et se fendre la chair. Nous les avons ensuite complètement déshabillés et nous nous sommes partagé leurs vêtements. Ne te mets pas en colère à cause de cela, mon ami. Vu tes scrupules, tu vas dire que cela sent le brigandage, mais le fait est que nous sommes presque nus, tant nos habits sont usés. Je porte depuis longtemps un caftan de paysanne, et ressemble davantage à une... qu'à un officier d'une armée victorieuse. »

« Au fait : tu es marié, je crois, et cela peut te mettre mal à l'aise de lire ce genre de choses. Mais... tu comprends ? Les femmes. Le diable m'emporte, je suis jeune, et j'ai soif d'amour ! Attends un peu, c'est bien toi qui avais une fiancée ? Tu m'a montré un jour la photo d'une jeune fille en disant que c'était ta fiancée, il y avait quelque chose de triste, de vraiment triste, de tellement affligeant écrit dessous. et tu pleurais. C'était il y a longtemps, j'en ai un souvenir vague, à la guerre, on n'a pas la tête aux choses tendres. Tu pleurais. Pourquoi ? Qu'y avait-il de si triste, de si affligeant, comme une petite fleur, écrit en dessous ? Tu pleurais, tu ne faisais que pleurer... Un officier devrait avoir honte de pleurer ! »

« Les corbeaux croassent. Tu entends, mon ami : les corbeaux croassent. Que veulent-ils ?... »

Plus loin, les lignes tracées au crayon s'étaient effacées, et la signature était indéchiffrable.

Chose étrange : le mort n'éveilla pas la moindre pitié en moi. Je revoyais très clairement son visage, dont tous les traits étaient mous et délicats comme dans un visage féminin : la rougeur des joues, la fraîcheur matinale des yeux clairs, la barbe si tendrement duveteuse qu'elle aurait presque pu orner un visage de femme. Il aimait les livres, les fleurs et la musique, redoutait la moindre grossièreté et écrivait des vers : en tant que critique, mon frère assurait que ses vers étaient excellents. Je n'arrivais pas à relier tout ce que je savais et comprenais de lui, ni avec ces cris de corbeaux, ni avec les sanglants massacres, ni avec la mort.

... Les corbeaux croassent...

Et soudain, durant un instant de folie et de bonheur indicible, je vis clairement que tout cela était faux, et qu'aucune guerre n'avait lieu. Il n'y avait ni tués ni cadavres, ni cette horreur d'une pensée chancelante et impuissante. Je dormais sur le dos, et j'avais fait un rêve terrifiant, comme dans mon enfance : ces pièces au silence angoissant, vidées par la mort et l'effroi, cette lettre que je m'étais vu tenir dans les mains. Mon frère est en vie, ils sont tous en train de prendre le thé, j'entends tinter la vaisselle.

... Les corbeaux croassent...

Si, c'est vrai. Malheureuse terre, c'est la vérité. Les corbeaux croassent. Ce n'est pas une trouvaille d'écrivain désœuvré, à la recherche d'effets à bon marché, ni celle d'un fou, d'un homme ayant perdu la raison. Les corbeaux croassent. Où est mon frère ? C'était un noble cœur plein de douceur, qui ne voulait de mal à personne. Où est-il ? C'est à vous que je le demande, maudits assassins ! Devant le monde entier, je vous le demande, maudits assassins, tas de corbeaux perchés sur des charognes, misérables fauves stupides ! Vous êtes des fauves ! Pourquoi avez-vous tué mon frère ? Je vous giflerais, si seulement vous aviez un visage, mais vous n'en avez pas, vous n'avez que des mufles de fauves voraces. Vous feignez d'être des hommes, mais je distingue les griffes sous vos gants, les crânes aplatis des fauves sous vos chapeaux ; j'entends, derrière vos propos sensés, la démence faire cliqueter ses chaînes rouillées. Et, de toute la force de mon chagrin, de ma tristesse et de mes honteuses pensées, je vous maudis, misérables fauves stupides !

Dernier fragment

« ... Nous attendons de vous le renouvellement de la vie ! » criait l'orateur en se retenant avec peine au poteau, cherchant avec ses mains à rester en équilibre, et agitant un étendard sur lequel était écrit en grosses lettres qui allaient se perdre dans les replis de la banderole : « À bas la guerre ! »

« ... Vous qui êtes jeunes, qui avez la vie devant vous, épargnez à vous-mêmes et aux générations futures l'horreur de cette folie. C'est insupportable, nous avons les yeux pleins de sang. Le ciel tombe sur nos têtes, la terre se dérobe sous nos pieds. Braves gens... »

La foule émit un grondement énigmatique, et la voix de l'orateur se perdit quelques instants dans ce bruit vivant et menaçant.

« ... Je suis peut-être fou, mais je dis la vérité. Mon père et mon frère pourrissent là-bas sous forme de charognes. Allumez des bûchers, creusez des fosses et enterrez-y les armes, anéantissez-les. Détruisez les casernes et ôtez aux hommes leur brillant uniforme de folie, arrachez-le-leur. C'est insupportable... Les hommes meurent... »

Un grand type lui donna un coup et l'envoya par terre ; l'étendard se leva une dernière fois et retomba. Je n'eus pas le temps de voir le visage de celui qui avait frappé l'orateur, car tout tourna aussitôt au cauchemar. Tout se mit en mouvement, en poussant des hurlements ; des pierres volèrent dans l'air, ainsi que des gourdins ; des poings s'élevaient au-dessus des têtes, et cognèrent. Telle une vague vivante et rugissante, la foule me souleva, m'emporta sur une distance de quelques pas et m'envoya violemment contre une palissade, puis me fit reculer, m'emmenant sur le côté, pour me serrer finalement contre un haut tas de bois menaçant de s'écrouler sur les têtes. Des craquements et des claquements secs et répétés avec rapidité se firent entendre dans les poutres ; après un bref silence, un nouveau rugissement éclata, qui semblait sortir d'un immense gosier, et dont l'aspect spontané, celui d'une force naturelle, était effrayant. La stridulation sèche et rapide reprit dans le tas de bois, quelqu'un s'affala à côté de moi, du sang s'écoulant du trou rouge qu'il avait à la place d'un œil. L'extrémité d'une lourde bûche tournoyant en l'air vint me frapper au visage, je tombai et rampai au hasard entre des jambes qui trépignaient ; j'arrivai ainsi jusqu'à un espace libre. Puis j'escaladai quelques palissades en me cassant tous les ongles, et grimpai sur des tas de bois ; l'un d'eux s'écroula sous mon poids et je m'écroulai avec les rondins, au milieu de cette cascade de billes de bois se heurtant les unes les autres ; je ressortis à grand-peine d'une sorte de cour carrée, poursuivi par tout un fracas de hurlements et de crépitements. Quelque part, une cloche sonnait ; quelque chose s'effondra, ce fut comme la chute d'une maison à quatre étages. Le crépuscule semblait s'être figé, empêchant la nuit d'arriver, et, de ce côté, les hurlements et les coups de feu chassaient l'obscurité en y allumant une lueur rouge. Ayant sauté d'une dernière palissade, je me retrouvai dans une ruelle étroite et sinueuse, semblable à un corridor entre deux murs aveugles, et me mis à courir ; je courus un long moment, mais la ruelle s'avéra sans issue : une clôture la barrait, derrière laquelle se montraient de nouveau de noirs tas de bois et un échafaudage.

J'escaladai de nouveau ces masses mouvantes et instables, tombai dans des puits silencieux et sentant le bois humide, en ressortis, tout cela sans oser jeter un coup d'œil en arrière : je savais bien ce qui se passait là-bas, d'après la sourde teinte rougeâtre s'étendant sur les rondins noirs et leur donnant l'aspect de géants abattus. Le sang avait cessé de couler de mon visage fracassé, qui, engourdi, m'était devenu étranger comme un masque de plâtre ; la douleur avait presque disparu. Il me semble que, dans l'une des noires crevasses où je tombai, je me sentis mal et perdis connaissance, mais j'ignore si cela eut réellement lieu, ou si j'ai seulement cette impression, je me souviens seulement de ma course éperdue.

Ensuite, je courus longuement en tous sens dans des rues inconnues et non éclairées, au milieu de maisons sombres, semblant désertes, sans arriver à sortir de ce labyrinthe muet. Il aurait fallu que je m'arrête pour regarder autour de moi et décider de ma direction, mais il n'y avait pas moyen : même encore lointains, me

parvenaient déjà le grondement et le hurlement qui étaient sur mes talons ; dans des tournants soudains, ce fracas m'arrivait parfois en pleine figure, rouge, enveloppé de volutes de fumée pourpre, ce qui me faisait rebrousser chemin et courir jusqu'à l'avoir de nouveau dans le dos. À un coin de rue, je vis une bande de lumière qui s'évanouit à mon approche : un boutiquier fermait en vitesse son magasin. Par une large fente, je vis encore un bout du comptoir et une sorte de cuveau, et tout cela fut aussitôt recouvert par les ténèbres silencieuses. Non loin du magasin, je croisai un homme courant en sens inverse : nous faillîmes nous heurter dans l'obscurité, et nous arrê tâmes à deux pas l'un de l'autre. Je ne sais pas qui c'était : je distinguais juste une silhouette sombre et sur ses gardes.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il.

— De là-bas.

— Et où cours-tu ?

— À la maison.

— Ah ! À la maison ?

Il se tut et se jeta tout à coup sur moi, s'efforçant de me faire tomber par terre ; ses doigts froids cherchaient avidement ma gorge, mais se perdaient dans mes vêtements. Je lui mordis la main, me dégageai et m'enfuis ; il me poursuivit longuement dans les rues désertes, j'entendais le bruit de ses bottes. Puis il arrêta, restant en arrière : la morsure devait lui faire mal.

Je ne sais pas comment je me retrouvai dans ma rue. Elle n'était pas non plus équipée de réverbères, et aucune lumière ne se voyait dans les maisons, qui étaient comme mortes ; si je n'avais pas levé par hasard les yeux et vu ma maison, je l'aurais dépassée sans la reconnaître. Mais j'hésitai un bon moment : la maison dans laquelle j'avais vécu tant d'années me parut étrangère dans cette rue bizarrement déserte, où ma respiration lourde éveillait un écho extraordinaire et plein de tristesse. Puis je fus saisi d'une frayeur soudaine et folle à la pensée que j'avais perdu ma clé en tombant, et je me mis à toutes forces à la chercher, pour la trouver, comme d'habitude, dans la poche extérieure de mon manteau. L'écho répéta le claquement de la serrure, produisant un son si extraordinairement fort qu'il sembla que s'ouvraient en même temps, dans la rue, les serrures de toutes ces maisons sans vie.

Au début, j'allai me cacher dans la cave, mais ce fut vite effrayant et ennuyeux, et quelque chose se mit à passer devant mes yeux ; je regagnai les pièces sur la pointe des pieds. Dans l'obscurité, en tâtonnant, je verrouillai toutes les portes ; après un temps de réflexion, je voulus les barricader avec des meubles, mais le bruit terriblement fort que produisait le déplacement du bois dans ces pièces vides me fit peur.

« J'attendrai la mort ainsi. Ça m'est égal. », décidai-je.

De l'eau coulait encore dans le lavabo, très chaude, je me lavai à tâtons, et m'essuyai le visage avec un drap. La partie enfoncée me cuisait et me piquait, et je voulus me regarder dans la glace. J'enflammai une allumette, et, à sa faible lueur irrégulière, quelque chose de si difforme et de si effrayant me contempla dans l'obscurité que je me hâtai de jeter l'allumette par terre. Je devais avoir le nez fracturé.

« Ça m'est égal, à présent, me dis-je. Tout le monde s'en moque. »

Je devins joyeux. En minaudant et en faisant d'étranges grimaces, comme si j'étais sur la scène d'un théâtre, à jouer le rôle d'un voleur, je me dirigeai vers le

buffet et me mis à y chercher des restes de nourriture. Je me rendais parfaitement compte du caractère déplacé de toutes ces minauderies, mais cela me plaisait. Je mangeai en continuant à faire ces grimaces, en feignant d'être affamé.

Mais le silence et l'obscurité m'effrayaient. J'ouvris le vasistas donnant sur la cour et me mis à écouter. Au début, sans doute du fait de l'interruption du trafic tout me sembla parfaitement calme. On n'entendait pas de coups de feu. Mais je distinguai bientôt un lointain bourdonnement de voix, des cris, le fracas d'une chute et des éclats de rire. Les sons gagnaient nettement en intensité. Je regardai le ciel : il était pourpre et défilait rapidement. Le hangar en face de moi, les pavés de la cour, la niche du chien, tout avait cette même teinte rouge. Par la fenêtre, j'appelai doucement le chien :

« Neptune ! »

Mais rien ne remua dans la niche et, à côté, dans la lumière pourpre, je vis briller un bout de chaîne. Le cri lointain et le bruit de chute se rapprochaient sans cesse, et je fermai le vasistas.

« Ils viennent ici ! » me dis-je, et je commençai à chercher un endroit où me cacher. J'ouvris les poêles, tâtai la cheminée, ouvrit les armoires, mais rien de tout cela ne convenait. Je fis le tour de toutes les pièces, en dehors du cabinet de mon frère, où je ne voulais pas aller jeter un coup d'œil. Je savais qu'il était assis dans son fauteuil, en face de son bureau encombré de livres, tout de suite, cela m'eût été désagréable.

Petit à petit, je commençai à avoir l'impression de ne pas être seul : des gens bougeaient autour de moi dans l'obscurité. Ils m'effleuraient presque, et une haleine vint une fois me glacer la nuque.

« Qui est là ? » demandai-je en chuchotant ; mais personne ne répondit.

Et lorsque je me remis à marcher, ils me suivirent sans bruit, effrayants. Je savais que ces impressions venaient de ce que j'étais malade et que je commençais certainement à avoir de la fièvre, mais je ne pouvais surmonter la peur qui me donnait comme des frissons. Je tâtai ma tête : elle était brûlante, une vraie fournaise.

« Mieux vaut y aller, me dis-je. Lui, tout de même, ce n'est pas un étranger. »

Il était assis dans son fauteuil, devant son bureau encombré de livres, et il ne disparut pas comme l'autre jour, mais demeura. La lumière rougeâtre s'infiltrait dans la pièce à travers les rideaux baissés, mais on la distinguait à peine et elle n'éclairait rien. Je m'assis sur le divan situé latéralement et me mis à attendre. La pièce était silencieuse, mais un grondement régulier provenait du dehors, accompagné du fracas d'une chute et de cris distincts. Cela se rapprochait. Et la lumière pourpre se renforçait sans cesse, je le voyais déjà, dans son fauteuil : un profil noir comme de la fonte, au fin contour rouge.

— Mon frère ! dis-je.

Mais il se taisait, immobile et noir comme un monument. Une lame de parquet craqua dans la pièce voisine – et tout devint aussitôt extraordinairement silencieux, comme c'est le cas seulement là où il y a de nombreux morts. Tous les sons s'éteignirent, et la lumière pourpre elle-même prit une imperceptible teinte livide et silencieuse, elle se figea et se fit légèrement sourde. Je me dis que ce silence venait de mon frère, et lui en parlai.

— Non, cela ne vient pas de moi, répondit-il. Regarde par la fenêtre.

Je tirai les rideaux et reculai en chancelant.

— C'est donc cela ! dis-je.

— Appelle ma femme : elle n'a pas encore vu ça, ordonna mon frère.

Elle était assise dans la salle à manger, en train de coudre ; apercevant mon visage, elle se leva docilement, enfonça son aiguille dans son ouvrage et me suivit. Je tirai les rideaux à toutes les fenêtres, et la lumière pourpre se déversa par les larges ouvertures, mais la pièce, étrangement, n'en devint pas plus claire : elle resta aussi sombre, les fenêtres seules brûlaient comme de grands rectangles rouges et immobiles.

Nous nous approchâmes d'une fenêtre. Depuis le mur de la maison jusqu'à la corniche se montrait un ciel rouge feu, sans nuages, sans soleil ni étoiles, finissant à l'horizon. En-dessous s'étendait une plaine du même rouge sombre, couverte de cadavres. Tous ces cadavres étaient nus et avaient les pieds tournés vers nous, si bien que nous n'apercevions que des plantes de pied et des mentons triangulaires. Le silence régnait, ils étaient manifestement tous morts, aucun blessé n'avait été oublié sur cette plaine infinie.

— Il y en a de plus en plus, dit mon frère.

Il se tenait lui aussi près de la fenêtre, ainsi que les autres : ma mère, ma sœur et tous ceux qui habitaient cette maison. Je ne voyais pas leurs visages, je reconnaissais seulement leurs voix.

— C'est juste une impression, dit ma sœur.

— Non, c'est la vérité. Regarde.

En vérité, il semblait y avoir davantage de cadavres. Nous cherchâmes attentivement la cause du phénomène, et nous l'aperçûmes ; à côté d'un mort, là où il y avait jusque là une place vide, nous vîmes soudain apparaître un cadavre : la terre, apparemment, les rejetait. Et tous les espaces intermédiaires libres se remplissaient rapidement, et la terre entière s'éclaira bientôt de cadavres rose pâle, rangés côte à côte, leurs pieds tournés vers nous. Et la pièce s'illumina d'une lumière d'un rose pâle, blafarde.

— Regardez, ils n'ont plus la place, dit mon frère.

Ma mère répondit :

— Il y en a déjà un ici.

Nous nous retournâmes : sur le sol derrière nous gisait un corps nu, rose pâle, la tête rejetée en arrière. Tout de suite surgirent à côté de lui un deuxième corps et un troisième. La terre les rejetait l'un après l'autre, et bientôt des rangées bien alignées de corps morts rose pâle remplirent toutes les pièces.

— Il y en a dans la chambre des enfants, dit la nounou. Je les ai vus.

— Il faut s'en aller, dit ma sœur.

— Pas moyen de passer, répliqua mon frère. Regardez.

C'était vrai, leurs pieds nus nous touchaient déjà, et ils gisaient en rangs serrés, bras contre bras. Mais voilà qu'ils remuaient, sursautaient et s'élevaient, toujours bien alignés : de nouveaux morts sortaient de terre et les soulevaient.

— Nous allons être étouffés ! dis-je. Sauvons-nous par la fenêtre.

— Impossible par là ! cria mon frère. Impossible. Regarde donc ce qu'il y a là-bas !

... Derrière la fenêtre, dans la lumière rougeâtre et figée, se tenait le Rire rouge en personne.

8 novembre 1904¹

Notes

1. Ancien calendrier. 20 novembre, aujourd'hui.